BIBLIOGRAPHIE

CATHOLIQUE,

REVUE CRITIQUE

des Ouvrages de Religion, de Philosophie, d'Histoire, de Littérature, d'Éducation, etc

destinée

AUX ECCLÉSIASTIQUES, AUX PÈRES ET AUX MÈRES DE FAMILLE,
AUX CHEFS D'INSTITUTION ET DE PENSION DES DEUX SEXES,
AUX BIBLIOTHÈQUES PAROISSIALES, AUX CABINETS DE LECTURE CHRÉTIENS,
ET A TOUTES LES PERSONNES QUI VEULENT CONNAITRE LES BONS LIVRES
ET S'OCCUPER DE LEUR PROPAGATION.

TOME XXVIII.

JUILLET A DÉCEMBRE 1862.

PARIS,
AU BUREAU DE LA BIBLIOGRAPHIE CATHOLIQUE,
RUE DE SÈVRES, 31.

—

1862



PARIS. — IMPRIMERIE DIVRY ET Cie.
RUE NOTRE-DAME DES CHAMPS, 49.

tructions dont nous avons donné la simple nomenclature; l'auteur semble s'être trop laissé conduire par le hasard dans le choix de ses sujets. Ce reproche aura cependant moins de force, si l'on ne perd pas de vue que ce livre est destiné aux différentes congrégations des deux sexes, auxquelles on a voulu donner quelque chose de particulier. Quoi qu'il en soit, M. l'abbé Girou a, du moins, su ramener parfaitement à son but, et nous dirons presque à l'unité, toute la série des instructions qui composent sa retraite. D'ailleurs, il sait toujours parler au cœur; son langage est un glaive qui pénètre jusqu'à l'âme des auditeurs pieux auxquels il a consacré son œuvre. Il les prend au sein de la société, à la fleur de l'âge; il peint à leurs yeux les dangers qui les entourent; et, par une parole entraînante, par le charme d'une diction douce, onctueuse, simple et correcte tout à la fois, par le choix frappant des traits historiques, il conserve ou ramène à la piété et à la vertu ces âmes jeunes, inexpérimentées, menacées par tant de périls et combattues par tant d'ennemis.

Malgré quelques négligences, sur lesquelles il suffit d'appeler l'attention de l'auteur pour qu'une nouvelle édition les fasse disparaître, nous devons reconnaître que ce livre se distingue par un style pur, châtié, quelquefois même élégant, mais toujours à la portée des auditeurs. Nous en exceptons cependant le sermon sur le pardon des ennemis, dont la troisième partie surtout est faible, incomplète et d'un style peu soigné. Que ces défauts disparaissent, et nous n'aurons plus qu'à souhaiter à cet ouvrage le succès qu'il mérite. M. Dardy.

14. **LEÇONS** *sur la Bible*, ou *Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament, suivies de l'explication des cérémonies de l'Eglise*, par Mlle Gavairon, ancienne maîtresse de pensionnat. — 3 volumes in-12 de 406, 464 et 224 pages (1854), chez C. Douniol; — prix : 10 fr.

L'auteur de cet ouvrage a adopté la forme du dialogue. Entourée de ses élèves, une *gouvernante* leur raconte les faits les plus saillants de l'Ancien et du Nouveau Testament, y compris les Actes des apôtres jusqu'au martyre de saint Pierre et de saint Paul. Elle est fréquemment interrompue par son jeune auditoire, qui tantôt manifeste ses impressions, et tantôt soumet des objections sur les difficultés qui naissent des faits eux-mêmes ou des circonstances au milieu desquelles ils se sont accomplis. Cette méthode, si l'œuvre était bien conduite, ne pourrait manquer de jeter une certaine animation dans le

récit, dont elle briserait la monotonie, en permettant d'y introduire une foule de réflexions pieuses, et même de digressions utiles; mais, nous devons à la vérité de le déclarer franchement, nous n'avons remarqué, dans le rôle que Mlle Gavairon assigne à ses élèves, ni naturel ni art; rarement leurs questions naissent de ce qu'elles entendent. Les difficultés qu'elles proposent ne sont pas toujours à leur portée; elles sont quelquefois exprimées en un style recherché, qui fait contraste avec l'âge et la tournure d'esprit d'une jeune fille; tantôt, par suite d'une distraction inexplicable, il n'y est pas répondu, tantôt la réponse est loin d'être satisfaisante. Nous pourrions relever aussi plus d'une expression inexacte au point de vue de la doctrine. Enfin le style est incorrect; et si l'on rencontre çà et là des pages bien écrites, auxquelles un goût littéraire exercé et délicat n'a rien à reprocher, trop souvent des fautes impardonnables viennent distraire le lecteur et mettre sa patience à l'épreuve.—Malgré tous ces défauts, et grâce à quelques corrections indispensables qu'un maître ne manquera pas d'y faire, cet ouvrage peut être employé avec profit, comme livre de lecture, pour compléter la leçon d'histoire sainte, soit dans les écoles de l'un et de l'autre sexe, soit dans les établissements où l'instruction est plus développée. A. Marchal.

15. **LÉGENDES** *des saintes images*, par M. J. Collin de Plancy. — 1 volume in-8° de 396 pages plus 2 chromolithographies (1862), chez H. Plon (*Bibliothèque des légendes*); — prix : 5 fr.

16. **LÉGENDES** *des sacrements*, par le même. — 1 volume in-8° de 384 pages plus 2 chromolithographies (1862), chez le même éditeur (*Bibliothèque des légendes*); — prix : 5 fr.

17. **LÉGENDES** *des vertus théologales*, par le même. — 1 volume in-8° de 396 pages plus 2 chromolithographies (1862), chez le même éditeur (*Bibliothèque des légendes*); — prix : 5 fr.

18. **LÉGENDES** *infernales*, par le même. — 1 volume in-8° de 396 pages plus 2 chromolithographies (1862), chez le même éditeur (*Bibliothèque des légendes*); — prix : 5 fr.

M. Collin de Plancy, continuant ses intéressantes et instructives publications, vient de nous donner quatre nouveaux volumes de récits légendaires. Nous ne reviendrons ni sur le charme poétique qui s'attache à ces vieilles traditions populaires, ni sur l'esprit profondément religieux qui a inspiré l'auteur. Son but, nous l'avons indiqué précédemment (p. 395 de notre t. XXVI), est de faire mieux connaître les siècles de foi, en nous rappelant ce qui était l'objet des conversations et des lectures de nos pères. Heureux âges, si on les juge par

ces petits poëmes pleins de naïveté, d'aspirations à un monde supérieur, de malicieuse bonhomie, où l'on se console des misères, hélas! inhérentes à tous les pas de la vie humaine, par la constante pensée des justices et des miséricordes divines! Ce recueil si riche et si varié nous fait pleinement pénétrer dans ces temps qui s'éloignent de plus en plus de nous. Grâce à lui, les cathédrales gothiques, les manuscrits enluminés, les ravissantes orfévreries, les briques imagées, les éblouissants vitraux, la roide et majestueuse statuaire, tout l'art et tous les monuments du moyen âge s'entendent mieux; ces traditions pieuses nous en livrent le secret et l'intention.

Voici d'abord les *Légendes des saintes images*. Notre-Dame compte surtout une foule de sanctuaires remplis de chers et gracieux souvenirs. Fourvières, Chartres, Saragosse, Guadelupé, Boulogne, le Puy, la Délivrande, la Garde, Roc-Amadour, Almudena, Peyragude, quelle galerie de glorieux noms passés en revue par le légendaire, et avec bien d'autres encore! Il y a particulièrement de douces et émouvantes histoires d'enfants de chœur, qui peignent à merveille les sentiments dont était alors animé le jeune âge lorsqu'il pouvait servir aux saints autels. Mais aussi, en voyant les angéliques dispositions de ces petits clercs appartenant souvent aux meilleures familles, on est forcé de faire de tristes rapprochements. — Les *Légendes des sacrements* contiennent, après un bon historique tiré de dom Chardon, les faits miraculeux qui s'y rapportent. Elles nous expliquent ainsi un grand nombre de sujets chers aux anciens artistes, et servent à nous montrer l'amour des chrétiens envers les sacrements, ces abondants canaux de la grâce et de la sanctification, ces sources des généreux dévouements. — Aux sacrements se relient naturellement les *vertus* dont ils sont le principe et l'aliment. La charité, cette divine fille de l'Evangile, nous présente surtout une longue suite de héros. L'auteur a heureusement mêlé les représentants du désintéressement chrétien aux différentes époques de l'histoire. Ainsi, les reines hospitalières et les bonnes châtelaines coudoient la princesse Poniatowska, et le roi saint Louis servant les *mezels* tend la main à nos missionnaires. Dans ce volume, d'ailleurs très-soigné, nous avons cependant remarqué quelques *lapsus* : un passage de Châteaubriand est cité deux fois (pp. 145 et 179) et un vers d'Horace est attribué à Phèdre; de plus, on l'a mal reproduit quoiqu'il soit fort connu (p. 320). Le voici rétabli :

Raro antecedentem scelestum
Deseruit pede pœna claudo. (Lib. III, od. II.)

Viennent enfin les *Légendes infernales*. On sait combien le moyen âge racontait de choses merveilleuses au sujet du diable et de ses apparitions. M. Collin de Plancy a recueilli dans ce volume les plus piquantes de ces aventures, dont un carrefour isolé ou quelque coin de bois sont habituellement le théâtre. Il a joint aux anciennes légendes des faits plus récents appartenant à ce ténébreux domaine.

Ces quatre volumes, approuvés par Mgr l'évêque d'Arras, seront lus avec plaisir et avec profit; ils s'adressent à toutes les classes de lecteurs; mais on peut spécialement les indiquer à la jeunesse chrétienne.

19. **LEXIQUE COMPARÉ** *de la langue de Corneille et de la langue du* XVIIe *siècle en général*, par M. Frédéric Godefroy, auteur de l'*Histoire de la littérature française depuis le* XVIe *siècle jusqu'à nos jours, couronné par l'Académie française en* 1859 *et* 1861. — 2 volumes in-8° de VI-CXXIV-404 et 466 pages (1862), chez Didier et Cie; — prix : 14 fr.

Le titre de ce livre en dit exactement l'objet et la nature; il dit, par conséquent, l'impossibilité où se trouve la critique d'en donner une analyse adéquate et d'en bien juger tous les détails. Nous n'avons point ici un lexique complet, une sorte de *concordance* ou d'*apparatus* de Corneille, mais seulement un lexique de ses locutions difficiles, particulièrement de ses locutions depuis longtemps tombées en désuétude, et, à cette occasion, la solution, par la méthode historique, de nombreux problèmes de la langue générale du XVIIe siècle. C'est donc plus qu'un commentaire du plus grand de nos poëtes, plus même qu'une suite d'essais de grammaire générale; c'est encore, et surtout, un ensemble de monographies toutes neuves sur des points difficiles de lexicographie, où l'histoire de certains mots, de certaines formes, de certaines locutions est exposée par des exemples pris dans tous les monuments de notre idiome depuis les premiers temps jusqu'à Corneille, et souvent jusqu'à nos jours. Du reste, une introduction étendue résume à la fois et complète le livre. L'auteur y signale, outre les caractères principaux de la langue de Corneille, les caractères généraux de la langue de son temps, relativement à la signification des mots, à l'usage des diverses parties du discours, à la syntaxe et à la construction des phrases. Il y réunit surtout et y développe tous les éléments d'une sentence définitive à porter sur le trop fameux *Commentaire* de Corneille par Voltaire. Il y dit dans quelles dispositions d'esprit et dans quelles intentions avouées ou secrètes Voltaire entreprit, écrivit et refit à plusieurs fois son ouvrage; comment cette

Christophe, diverses notes qui ont toutes leur intérêt, et qui rappellent que saint Christophe était chez nos pères le type du vrai chrétien. Sa statue, avant la révolution, était à la porte de toutes nos cathédrales, et ceux qui avaient pu le saluer le matin se croyaient pour le reste du jour en sécurité; ce qui s'exprimait par ce vers :

Christophorum videas, postea tutus eas.

35. **UNE VOCATION.** *Lettres à un ami*, par UN NOVICE. — 1 volume grand in-18 de XVI-176 pages (1862), chez Vrayet de Surcy; — prix : 1 fr. 20 c.

Comme l'insinue le titre de cet ouvrage, l'auteur s'est proposé de raconter, sans se faire connaître, les divers incidents ménagés par la Providence pour le détacher des faux plaisirs du siècle, et le faire entrer dans une voie plus conforme à sa vocation que, du reste, il ignorait lui-même, ou du moins il méconnaissait. On lira avec plaisir ces quelques pages écrites sous l'inspiration de la grâce et publiées par obéissance. Cependant, avouons-le franchement, — et l'auteur le reconnaîtra peut-être avec nous, — ses demi-confidences portant trop l'empreinte de la gêne imposée par la discrétion, laissent planer sur le livre quelque chose de vague et d'indécis, et ne satisfont pas complétement le lecteur. Dans un récit de ce genre, qui n'offre aucun trait saillant dont l'âme soit frappée, il était nécessaire de suppléer à ce défaut et d'en atténuer les effets soit par le charme de la diction, soit par l'intérêt du drame, soit surtout par l'attrait des épanchements personnels et des révélations intimes : ici, rien de semblable. On remarquera çà et là quelques pages excellentes, un style coulant et pur, un cœur tendre et pieux, une âme droite et sincère; mais, nous le répétons, la plume de l'écrivain a souvent hésité et s'est arrêtée quand on attendait d'elle davantage. Puisque l'auteur était autorisé, pressé même, dit-il, par ses amis de parler de lui, il pouvait, surtout en gardant l'anonyme, mieux dessiner les caractères et les faits; il pouvait, tout en suivant les règles de la prudence et sans blesser l'humilité, donner plus de précision à l'exposé des diverses aspirations vers lesquelles son âme s'était portée tour à tour, et, par un contraste plus frappant, faire mieux ressortir la vanité des joies et des espérances terrestres, le bonheur d'une âme appelée a une vie plus parfaite, et surtout les circonstances providentielles qui l'avaient lui-même arraché au monde pour en faire un novice de l'Oratoire. Son œuvre eût été ainsi, ce nous semble, plus particulièrement utile. Nous reconnaissons cependant qu'elle est loin d'être dénuée de mérite : on la lira

avec fruit. L'expérience de l'auteur fera rentrer en eux-mêmes plus d'un de ces jeunes gens qui, au milieu du tourbillon du monde, n'entendent plus la voix de Dieu qui les appelle dans la solitude! — C'est le vœu que nous formons avec lui. M. Dardy.

36. **VOYAGE** *d'un catholique autour de sa chambre*, par M. Léon Gautier. — 1 volume in-12 de 202 pages (1862), chez V. Palmé; — prix : 2 fr.

En écrivant ce titre au frontispice de son charmant volume, M. Gautier s'est quelque peu inquiété d'un souvenir : il s'est rappelé le très-spirituel Xavier de Maistre, et il a redouté l'épithète de plagiaire. Qu'il se rassure : l'ombre du frère aimable de l'écrivain de génie ne sera pas courroucée. Xavier de Maistre a visité sa chambre en homme du monde; M. Gautier la parcourt en chrétien. *Cuique suum.*

Une autre crainte de l'estimable auteur, c'est qu'on ne voie dans son œuvre un de ces produits de la vanité qui pullulent par le temps qui court. Un voyage autour d'une chambre! pourrait-on s'écrier, et qui se soucie de vos goûts, de l'arrangement de vos meubles et de votre vie de famille? Heureusement pour M. Gautier,—et il s'empresse de le dire,—c'est avec sa foi qu'il voyage autour de son foyer domestique; et si quelquefois on entend ici les épanchements du fils, de l'époux et du père, peut-on s'en plaindre? Nous plaindrions à notre tour ceux qui verraient là de l'égoïsme. Cette pérégrination est marquée, à vrai dire, d'un caractère impersonnel, ou si l'homme s'y trouve, il s'y transfigure en quelque sorte pour ne laisser voir que le catholique. Comme le dit M. Gautier avec un piquant néologisme, il y a de l'*égotisme*, mais non de l'égoïsme dans son livre. Voyageons donc, sans prévention aucune, avec le consciencieux touriste.

Et d'abord, où va-t-il? Près de son lit, pour y réhabiliter la souffrance et la mort, la souffrance obscurément supportée, la mort sans éclat, et qui pourtant lui fait dire : « Il est beau de mourir dans son « lit. » C'est bien commencer que d'honorer ainsi la douleur qui ennoblit l'âme, la mort qui fait échanger l'existence contre la vie.

Allons maintenant à la bibliothèque. En compagnie d'un érudit et d'un bibliophile, nous devons y faire une station un peu longue; mais notre cicerone est si disert qu'il est impossible de s'ennuyer un instant. Voici d'abord l'antiquité sous forme de livres. M. Gautier ne la déteste vraiment pas. Ainsi, ne nous effrayons pas de ses quasi-anathèmes : Homère, Eschyle, Hérodote, Aristophane, Platon, Cicéron,

Virgile, Horace, Tite Live, Sénèque ont beau réciter leur *mea culpa* sous son regard sévèrement chrétien ; au fond, M. Gautier les aime, parce qu'ils font contraste, par leurs ténèbres mêmes, avec la lumière divine dont le christianisme nous inonde. Il est plus âpre pour les modernes sophistes et corrupteurs, et cela se conçoit. Comment retenir une véhémente indignation quand on pense à leurs pompes et à leurs œuvres, qui ne sont autres que celles de Satan? Ah ! que cet homme nous a fait de mal ! s'écriait douloureusement Joseph de Maistre en pensant à Voltaire. M. Gautier, lui aussi, laisse échapper de son cœur, à l'égard des écrivains pervers, plus d'une parole noblement émue. Ne damnons personne cependant, et en faveur des plus coupables invoquons la clémence plutôt que la justice de Dieu.

Après le paganisme des lettres, regardons la science chrétienne. Arrivés là, nous entendons le concert harmonieux des sciences, et la *théologie* y *préside. Félicitons M. Gautier* de lui avoir restitué cet honneur.

Chemin faisant, nous trouvons une pendule. Ce meuble élégant met en verve notre voyageur. Dis-moi quel est ton sujet de pendule, dit-il avec *humour*, et je te dirai qui tu es. C'est peut-être appuyer un peu sur le trait ; mais, franchement, la platitude et le matérialisme contemporains s'affichent si sottement au-dessus des pendules, que nous ne regrettons pas ce coup de cravache infligé à la fatuité niaise de l'esprit bourgeois. Ainsi, M. Gautier, ou plutôt le catholique, comme il aime à se nommer, a exilé de sa chambre les fades symboles de la mollesse et du paganisme de nos mœurs. Il montre son grand crucifix d'ivoire, ses images peintes, surtout saint Pierre, ce saint qu'il aime entre tous. En saluant le prince des apôtres, il voit défiler à sa suite les papes du moyen âge au visage doucement énergique, et les papes des temps modernes tristes et résignés, humbles et forts.

Après les sciences, les arts. En se tournant vers ses tableaux, M. Gautier s'inspire de l'esthétique chrétienne, car le Seigneur est le maître des arts comme des sciences. A ce propos, et dans le laisser-aller de sa causerie, il s'élève jusqu'à la philosophie artistique ; il proclame l'égalité des arts dans le temple où ils se donnent rendez-vous pour raconter les gloires du catholicisme et passionner saintement les âmes ; puis il demande la fondation au collége de France d'une chaire nouvelle pour les arts comparés ; enfin, sans la moindre prétention au pédantisme, il se met à deviser doctement et en quatre

points touchant la définition, l'idéal, le but et la sanction de l'art. Oh! comme il voudrait le relever de sa fange! N'est-ce pas lamentable, en effet, de le voir, lui enfant du ciel, traîner dans les ruisseaux du *réalisme* les franges d'or de sa robe?

A la suite de l'intelligence, le cœur reprend ses droits. Voici le portrait d'une mère, le portrait d'un ami. Savez-vous bien ce que c'est qu'une mère, ce que c'est qu'un ami, et connaissez-vous l'histoire de l'amour chrétien? C'est là vraiment que, dans le trésor des affections de la vie de famille, reluit la générosité impersonnelle du catholique. La mère de M. Gautier, c'est la femme douce et forte que le christianisme a faite; et aussi, pour chacun de nous, une mère est le reflet de la Vierge sainte, si Dieu nous l'a donnée pieuse. L'ami de M. Gautier, c'est l'ange que la Providence a placé sur le chemin de la vie, qui est le chemin de la croix, pour qu'en mettant sa main dans notre main, en appuyant son cœur sur le nôtre, nous rendions notre pèlerinage moins amer et notre âme moins accessible aux séductions du voyage.

Avant de finir, M. Gautier dit anathème à la mappemonde décolorée, sèche et sans vie, où s'étiole l'intelligence de la jeunesse; il la veut chrétienne et racontant, comme le ciel astronomique, la gloire du Dieu créateur, mieux que cela, les merveilles du Dieu sauveur et de la sainte Eglise.

Finalement, il ouvre sa fenêtre et contemple les cieux; puis, franchissant tout ce qui sépare la terre d'exil de la patrie, il s'écrie : « En « haut les cœurs! » Mais qu'a-t-il entendu? Une voiture s'arrête à la porte! « Ma femme, mon enfant, ce sont eux! » Adieu donc la mélancolie qui invoquait la mort; la tristesse s'évanouit dans les joies de la famille. « Si ce n'est pas le ciel dans le ciel, c'est le ciel sur « la terre. »

Ce voyage, on le voit, commence et finit par un élan de poésie chrétienne. On y respire tout le long de la route un parfum qui réjouit l'âme et la fortifie; on y est constamment dans une atmosphère de pensées hautes et de sentiments suaves. Sans doute, en plusieurs endroits, une critique sévère pourrait émonder quelques détails; la végétation des idées est parfois excessive; mais à quoi bon ce travail? Peut-être nuirait-il au succès de cette promenade intime, et nous en serions désolés. Avec un guide si intelligent et si pieusement affectueux, il y a trop à gagner pour rester à l'écart. Saisissons donc cette occasion de faire naître en nos âmes, à la vue des objets qui nous en-

tourent le plus habituellement, des pensées solidement chrétiennes. En voyageant autour de la chambre de M. Gautier, nous apprendrons à voyager saintement et savamment autour de la nôtre.

GEORGES GANDY.

CHRONIQUE.

SÉANCE ANNUELLE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

La séance annuelle de l'Académie française, fixée cette année non plus à la fin du mois d'août, mais au 3 juillet, a eu lieu sous la présidence de M. le comte de Montalembert, qui a prononcé le discours sur les prix de vertu ; M. Villemain, secrétaire perpétuel, a lu le rapport sur les ouvrages couronnés. Voici la liste de ces ouvrages, et de ceux que l'Académie a jugés les plus utiles aux mœurs. Nous avons parlé de quelques-uns, et nous renvoyons aux articles que nous leur avons consacrés ; nous espérons parler bientôt des autres.

PRIX D'ÉLOQUENCE.

L'Académie avait proposé pour sujet d'un prix d'éloquence à décerner en 1862 : *une Etude sur le roman en France depuis l'*Astrée *jusqu'à* René.

Le prix a été décerné à Mme Du Parquet, auteur de l'ouvrage inscrit sous le n° 3, et portant pour épigraphe :

Non inferiora secutus.

(Devise de *Marguerite de Navarre.*)

PRIX DESTINÉS AUX OUVRAGES LES PLUS UTILES AUX MŒURS.

L'Académie française décerne deux prix de 3,000 fr. :

A M. de Pressensé, pour son ouvrage en 2 vol. in-8°, intitulé : *Histoire des premiers siècles de l'Eglise chrétienne*, deuxième partie ;

A M. Augustin Cochin, pour son ouvrage en 2 vol. in-8°, intitulé : *l'Abolition de l'esclavage.*

Deux médailles de 2,500 fr. :

A M. Duruy, pour son ouvrage en 2 vol. in-8°, intitulé : *Histoire de la Grèce ancienne;*

A M. Bénard, pour son ouvrage intitulé : *de la Philosophie dans l'éducation classique*, 1 vol. in-8°.

Quatre médailles de 2,000 fr. :

A M. Duilhé de Saint-Projet, auteur d'un ouvrage intitulé : *des Etudes religieuses en France*, 1 vol. in-8° (Voir p. 470 de notre t. XXVI, et p. 41 de notre t. XXVII);

A Mme Marie de Bray, auteur d'un ouvrage intitulé : *le Pouvoir de la charité*, 1 vol. in-12 (Voir p. 290 de notre t. XXIII);

Au recueil de poésies de feu M. Ed. Arnould, intitulé : *Sonnets et poëmes*, 1 vol. in-12;

A M. Calemard de Lafayette, auteur d'un poëme intitulé : *le Poëme des champs*, 1 vol. in-12.

PRIX EXTRAORDINAIRE

provenant des libéralités de M. de Montyon.

L'Académie avait proposé en 1857 un prix de 10,000 fr. à décerner en 1862, pour une œuvre dramatique en vers et en trois actes au moins, qui, représentée avec succès, réunirait le mieux, à l'utilité de la leçon morale, le mérite de la composition et du style.

L'Académie a décerné le prix à M. Jules Lacroix, pour sa tragédie d'*Œdipe roi*, traduite de Sophocle.

PRIX FONDÉ PAR M. LE BARON GOBERT.

Ce prix, conformément à l'intention expresse du testateur, se compose des neuf dixièmes (9,000 fr.) du revenu total qu'il a légué à l'Académie, l'autre dixième étant réservé pour l'écrit sur l'*Histoire de France* qui aura le plus approché du prix.

L'Académie a décerné, cette année, le grand prix de la fondation Gobert à M. Camille Rousset, auteur d'un ouvrage intitulé : *Histoire de Louvois et de son administration*, etc., 2 vol. in-8° (Voir p. 382 de notre t. XXVII).

Elle décerne le second prix de la même fondation à M. Jules Caillet, pour son ouvrage intitulé : *l'Administration en France sous le cardinal Richelieu*, 2 vol. in-12.

PRIX FONDÉ PAR M. BORDIN.

Le prix spécial de 3,000 fr., fondé par feu M. Bordin, pour encourager la haute littérature, a été partagé cette année entre M. Léon Halévy, pour sa *Traduction en vers des tragiques grecs*, et M. Auguste Lacaussade, pour son recueil de poésies intitulé : *Poëmes et paysages*.

PRIX FONDÉ PAR M. LAMBERT.

Par décision de l'Académie, la récompense honorifique fondée par

maintenant, sans nous écarter, Mme Pfeiffer dans son voyage à Madagascar ; nous n'aurons plus qu'à nous incliner devant ce cœur dont rien ne fit plier la constance et n'affaiblit l'ardeur.

Ce fut le 21 mai 1856 que Mme Pfeiffer quitta Vienne, où elle ne devait plus rentrer que pour mourir, après une absence de deux ans et quatre mois. Avant de s'embarquer pour sa longue navigation, elle visite Linz, Salzbourg, Munich, Berlin, Hambourg, Amsterdam, Utrecht, Saardam, La Haye, Leyde, Rotterdam, Londres et Paris; puis elle revient à Amsterdam et à Rotterdam, d'où elle monte sur son vaisseau. Elle nous entretient de toutes ces villes, et de bien d'autres lieux encore. — Enfin, nous voici en mer. Nous traversons la ligne équatoriale, nous stationnons un instant au Cap; nous ne faisons que saluer les belles chaînes de montagnes de notre colonie de la Réunion; mais nous nous arrêtons à Maurice, qui a perdu son doux nom d'Ile-de-France, et dont Bernardin de Saint-Pierre a si merveilleusement dépeint le climat enchanteur. De Maurice, nous arrivons en quelques jours à Madagascar, terme de ce pénible voyage qui dure près d'un an. Sur cette terre, que Richelieu et Louis XIV essayèrent de coloniser, Mme Pfeiffer trouve des Français qui l'aident généreusement. Grâce à M. Lambert, elle peut pénétrer dans l'intérieur, qui lui eût été inaccessible sans cet appui bienveillant. On navigue d'abord sur des lacs et des rivières entourés de hautes et verdoyantes forêts; puis des hommes adroits et forts sont chargés du soin de porter les voyageurs à travers des routes parfois fangeuses et presque impraticables. M. Lambert, dont le crédit était grand, recevait partout un admirable accueil; sa richesse et sa générosité procuraient à cette expédition de merveilleux adoucissements. Arrivée à Tananariva, capitale de l'île, la caravane descend chez M. Laborde, qui lui offre la plus large hospitalité. Mme Pfeiffer peut y bien voir la ville, la reine, le prince royal; les notes qu'elle y prend sont très-instructives. La cruauté de Ranavalo y est peinte avec de fortes couleurs; les atrocités commises envers les suspects, empoisonnements, confiscations, gens vendus, brûlés, bouillis, décapités, horreurs dont elle fut presque témoin, tout est exposé avec fidélité et indignation. Au milieu de ces massacres et de ces exécutions continuelles, le cœur des hommes honnêtes se souleva contre cette abominable souveraine qui se jouait ainsi de la liberté et de la vie de ses peuples. Hélas ! Ranavalo était auss rusée qu'avide de sang. Les projets formés pour le salut de cette nation par les Français, par le fils de la reine et par des sujets torturés,

furent tristement déçus. La reine préluda à sa vengeance en faisant scier une pauvre femme et charger de fers de malheureux chrétiens. MM. Lambert et Laborde et Mme Pfeiffer étaient dans une vive inquiétude; ils savaient que leur vie dépendait de cette reine impitoyable. Leur arrêt fut moins sévère cependant qu'ils n'avaient lieu de le redouter; on leur signifia de s'éloigner au plus vite. Le 18 juillet, M. Lambert et Mme Pfeiffer quittèrent Tananariva; en traversant la place du marché, ils virent dix chrétiens lapidés et décapités. Leur retour fut plus pénible que leur arrivée; on laissait longtemps les deux voyageurs dans les bas-fonds, où les exhalaisons pernicieuses des marais et les privations de toute sorte ruinèrent pour jamais la santé de l'auteur. — Telle fut la triste expédition de Mme Pfeiffer; commencée sous des auspices favorables, elle se termina de la manière la plus funeste. Du moins, les renseignements qu'elle nous donne sont-ils remplis d'intérêt et d'instruction. Ces esquisses, vivement tracées, égayent ou attristent, selon qu'elles représentent des scènes agréables, comiques ou lamentables. On peut dire que Mme Pfeiffer a été victime de son esprit de recherche et de curiosité. Ceux qui aiment ses récits ne doivent donc pas oublier ce qu'ils lui ont coûté, ni méconnaître le mérite de son dévouement. Ch. Laval.

OUVRAGES

CONDAMNÉS ET DÉFENDUS PAR LA S. CONGRÉGATION DE L'INDEX.

Par un décret en date du 20 juin dernier, approuvé par le Souverain Pontife le 28 du même mois, la S. Congrégation de l'Index a condamné les ouvrages suivants :

Ai vescovi adunati in Roma, Lettera cattolica per Giovanni Siotto Pintor, senatore del regno. — Milano, maggio 1862. (*Aux évêques réunis à Rome, Lettre catholique*, par Jean Siotto Pintor, sénateur du royaume. — Milan, mai 1862.)

L'Enfer, par Auguste Callet. Paris, 1861. (Voir le compte rendu de cet ouvrage dans notre t. XXVI, p. 292.)

Le décret mentionne ensuite que l'auteur de l'ouvrage intitulé : *les Principes de* 89 *et la doctrine catholique* s'est honorablement soumis, comme nous l'avons annoncé au mois d'avril dernier (p. 344 de notre t. XXVII) et a condamné son œuvre.

fait remarquer en sept ou huit endroits, notamment à la fin de l'introduction, où l'on rencontre ces lignes embrouillées : « Nous serions heureux « si ce travail enflammait d'une sainte ardeur quelques âmes d'élite « pour continuer, étendre ces recherches, développer ces études que « nous prions instamment de bénir Celui au nom, pour la gloire et l'a-« mour duquel nous les avons entreprises, en les faisant fructifier pour « le salut des âmes... » Nous ne nous arrêterons pas davantage à une ponctuation trop souvent défectueuse et fatigante, ni à des citations d'ouvrages dont les titres sont indiqués sans rien qui les distingue, pas même une majuscule, encore moins des italiques (pp. 149, 184, 249, 330, 386), non plus qu'à certains noms propres défigurés (*Ligori* pour *Liguori*, *Viali Prela* pour *Viale-Prela*); ce sont là délits de correcteurs d'imprimerie. Peut-être eût-il été meilleur de faire deux ouvrages, l'un pour les laïques, l'autre pour les prêtres. Peu de laïques achèteront celui-ci, et c'est un malheur. On devrait en extraire à leur usage un manuel court, méthodique; nous restons convaincus qu'il ferait le plus grand bien dans le monde. V. Postel.

VARIÉTÉS.

OPINION DE LA FONTAINE SUR SES CONTES DEUX ANS AVANT SA MORT.

Nous lisions il y a quelques temps la lettre suivante dans le journal *le Monde :*

« Vous avez signalé, avec grande raison, comme un outrage à la morale publique, les étranges *primes* offertes par l'*Opinion nationale* à ses abonnés (les *Contes* de la Fontaine et les Œuvres complètes de Voltaire). On vous a répondu que ces livres, si imprudemment jetés au milieu des familles, n'étaient pas destinés à des enfants. La conscience publique jugera cette excuse. Pour en faire mieux sentir l'*inanité*, il serait utile, ce me semble, de mettre sous les yeux des lecteurs honnêtes une pièce historique souvent publiée, il est vrai, mais trop instructive pour ne l'être pas une fois de plus, dans la circonstance présente. C'est un extrait de la relation adressée par le R. P. Poujet, de l'Oratoire, à l'abbé d'Olivet, de l'Académie française,

sur la grande maladie qui a précédé de deux ans la mort de Jean de la Fontaine. *On y verra comment*, dans la plénitude de ses facultés et en présence du Sauveur qu'il allait recevoir, l'auteur des *Contes* jugea son œuvre.

« Quand le saint sacrement fut arrivé dans la chambre du malade, « lequel était sur son fauteuil, elle fut aussitôt remplie de monde, et « d'un monde choisi ; car le bruit de l'action que M. de la Fontaine « allait faire s'était répandu, et un grand nombre de personnes de « qualité et de gens d'esprit se joignirent à MM. les académiciens, et « voulurent être les témoins du spectacle. — Je mis le saint sacre- « ment sur la table ; je fis les prières prescrites dans le Rituel ; je « m'approchai de M. de la Fontaine pour lui faire, selon l'usage, une « *courte exhortation* ; *il me prévint*, et prononça ces propres paroles : « Monsieur, j'ai prié MM. de l'Académie française, dont j'ai l'honneur « d'être un des membres, de se trouver ici par députés, pour être les « témoins de l'action que je vais faire. Il est d'une notoriété trop « publique que *j'ai eu le malheur de composer un livre de Contes* « *infâmes*. En le composant, je n'ai pas cru que ce fût un ouvrage « aussi pernicieux qu'il est. On m'a sur cela ouvert les yeux, et *je* « *conviens que c'est un livre abominable*. Je suis très-fâché de « l'avoir écrit et publié. J'en demande pardon à Dieu, à l'Eglise, à « vous, *monsieur, qui êtes son ministre*, à vous, messieurs de l'Aca- « démie, et à tous ceux qui sont ici présents. Je voudrais que cet « ouvrage ne fût jamais sorti de ma plume, et qu'il fût en mon pou- « voir de le supprimer entièrement. Je promets solennellement, en « présence de mon Dieu que je vais avoir le bonheur de recevoir « quoique indigne, que je ne contribuerai jamais à son débit ni à son « impression. Je renonce actuellement, et pour toujours, au profit « qui devait me revenir d'une nouvelle édition, par moi retouchée, « que j'ai malheureusement consenti que l'on fît actuellement en « Hollande. Si Dieu me rend la santé, j'espère qu'il me fera la grâce « de soutenir authentiquement la protestation publique que je fais « aujourd'hui ; et je suis résolu à passer le reste de mes jours dans les « exercices de la pénitence, autant que mes forces corporelles pour- « ront me le permettre, et à n'employer le talent de la poésie qu'à la « composition d'ouvrages de piété. Je vous supplie, messieurs « (ajouta-t-il en se tournant vers les députés de l'Académie), de « rendre compte à l'Académie de ce dont vous venez d'être les « témoins. »

« L'*Opinion nationale* nous dira si cette noble et franche rétractation s'adressait à des enfants, et si l'homme qui la faisait était lui-même tombé en enfance. Quant à nier l'authenticité du document, cela n'est jamais venu, que je sache, à l'esprit de personne. Lorsqu'il fut rendu public, en 1717, presque tous les témoins vivaient encore, et bon nombre d'entre eux étaient gens de lettres et écrivains.

« Quant aux *Romans*, *Contes* et *Facéties* de M. de Voltaire, à ces ignobles turlupinades dont il rougissait lui-même pendant sa vie ; à ces dégoûtantes parodies de la sainte Ecriture dont regorgent ses Œuvres complètes, je redoute, pour les hommes imprudents qui les introduiront dans leur famille, la plus cruelle de toutes les punitions : c'est que leurs enfants n'y jettent les yeux, et n'y apprennent comment on méprise et ses parents, et sa patrie, et son Dieu. »

REVUE DES JOURNAUX ET RECUEILS PÉRIODIQUES

du 21 août au 15 septembre.

JOURNAUX.

Constitutionnel.

22, 25 AOUT, 8 SEPTEMBRE. SAINTE-BEUVE : Waterloo et Sainte-Hélène, par M. Thiers. — **23.** Jacques VALSERRES : Revue agricole de la semaine. — **23 AOUT, 6 SEPTEMBRE.** Henri DE PARVILLE : Revue des sciences. — **27 AOUT, 3, 9 SEPTEMBRE.** Henri DE PARVILLE : Académie des sciences, séances des 25 août, 1er, 8 septembre. — **1er SEPTEMBRE.** SAINTE-BEUVE : Maurice et Eugénie de Guérin frère et sœur. — **3.** LEGEAY : Travaux académiques. — **14.** P. DE TROIMONTS : *Histoire populaire de la France.* — **15.** SAINTE-BEUVE : Charles-Quint après son abdication au monastère de Saint-Just.

France.

22 AOUT, 2 SEPTEMBRE. Baron DE BAZANCOURT : Expédition du général américain W. Scott contre Mexico en 1847, suite. — **24 AOUT, 7 SEPTEMBRE.** Louis FIGUIER : Sciences. — **1er SEPTEMBRE.** Gustave MERLET : *Maurice de Guérin,* par M. Trébutien. — **8.** Louis BAUDENT : François-Henri Temple, vicomte Palmerston. — **11.** Comte H. DE VIEL-CASTEL : Alfred de Musset.

Gazette de France.

23 AOUT. Victor FOURNEL : *les Œuvres de charité à Paris,* par Mlle Julie Gouraud. — **24.** DE LATENAY : *Considérations sur l'Italie,* par M. J.-H. de Guigné. — **29 AOUT, 9 SEPTEMBRE.** François LENORMANT : Exposition universelle de Londres. — **31 AOUT.** GUTTINGUER : Poésies. — **2 SEPTEMBRE.** Jules D'ANSELME : Lettres d'un zouave pontifical à M. Renan, 2e lettre. — **3.** Alex. DE SAINT-ALBIN : le grand Corneille. — **5.** Eugène GAYOT : *de l'Education des enfants assistés par la charité publique,* par M. le comte de Tourdonnet. — **9, 10.** Léon ARBAUD : *Paris il y a 200 ans, Journal d'un voyage à Paris en* 1657-1658. — **10, 13.** Eugène GAYOT : Exposition universelle de Londres (agriculture). — **12.** GUTTINGUER : *les Beautés de la poésie ancienne et moderne,* par M. l'abbé Fayet.

Journal des Débats.

21, 22 AOUT. SAINT-MARC GIRARDIN : M. Pasquier, suite. — **26, 27.** Edouard LABOULAYE : *l'Amérique devant l'Europe,* par M. le comte Agénor de Gasparin ; — *les Etats-Unis en* 1861, par Georges Fisch. — **27.** Jules DUVAL : *Atlas sphéroïdal et universel,* par M. J.-A. Garnier. — **5, 12.** PRÉVOST-PARADOL : *l'Angleterre et la vie anglaise,* par M. Alphonse Esquiros ; — *la Vie de village en Angleterre,* par l'auteur de

l'*Etude sur Channing*. — **6, 7**. J.-J. WEISS : *Histoire de la littérature française*, par M. D. Nisard. — **14**. Philarète CHASLES : *la vraie Vie de Guillaume Penn*, par Hepwoith-Dixon, 3e article.

Journal des Villes et Campagnes.

23 AOUT. Victor PIERRE : *du Suicide en France*, par M. Hippolyte Blanc. — **23 AOUT, 10 SEPTEMBRE**. A. PILLET et CHAMPEAUX : Jurisprudence. — **29 AOUT**. Léopold GIRAUD : Revue scientifique. — **14 SEPTEMBRE**. H. WALLON : Lettre au *Journal des Débats* en réponse à M. Renan, sur l'authenticité des Evangiles.

Moniteur universel.

21 AOUT, 3, 14 SEPTEMBRE. Edouard DALLOZ : Exposition de Londres (industrie). — **22 AOUT**. GUIGNIAUT : Notice historique sur la vie et les travaux de M. Augustin Thierry (lue à l'Académie des inscriptions et belles-lettres). — **25**. Henri LAVOIX : Revue littéraire. — **26 AOUT, 2 SEPTEMBRE**. TURGAN : Académie des sciences, séances des 25 août et 2 septembre. — **29 AOUT**. Ernest MENAULT : Académie des inscriptions et belles-lettres. **31 AOUT, 14 SEPTEMBRE**. A. DE ROVRAY : Beethoven, lettres et notice. — **1er, 2, 3 SEPTEMBRE**. Comte L. Clément DE RIZ : Exposition de Kensington. — **4**. Ernest MENAULT : Bibliographie. — **8**. Oscar DE VALLÉE : *la Magistrature française aux diverses époques*, par M. Camoin de Vence. — **9**. Ernest MENAULT : *le Développement de l'idée religieuse dans le judaïsme, le christianisme et l'islamisme*, par le docteur L. Philippson, trad. par M. Lévy Bing. — **10**. Ch. POISSON : *Traité d'hygiène publique et privée*, par M. le docteur Michel Lévy. — **15**. Léo MICHEL : *Ruines historiques de la France*, par M. Alexandre de Lavergne.

Opinion nationale.

25 AOUT. A. TOUSSENEL : *Plaintes d'un muselé traduites par son maître*. — **27 AOUT, 2, 9 SEPTEMBRE**. Alexis AZEVEDO : Jean-Jacques Rousseau et la musique, suite. — **31 AOUT, 14 SEPTEMBRE**. Victor MEUNIER : Sciences. — **2 SEPTEMBRE**. Antony MÉRAY : *la Vie réelle en Chine*, par le revér. William-C. Milne. — **3**. Francisque SARCEY : *Causeries d'un curieux*, par M. Feuillet de Conches. — **7, 13**. Jules LEVALLOIS : la Vérité sur Waterloo.

Patrie.

30 AOUT. Arthur MANGIN : la Science dans les livres. — **1er, 8, 15 SEPTEMBRE**. SAM : la Semaine scientifique. — **1er, 8, 15 SEPTEMBRE**. Edouard FOURNIER : la Semaine littéraire. — **2**. Alfred BUSQUET : South Kensington Museum. — **3**. L. RENARD : l'Exploration du pôle sud. — **13**. A. DE LAUZIÈRES : *les Evangiles des dimanches et fêtes*, édition de M. Curmer.

Presse.

24 AOUT. Xavier AUBRYET : les Athées au XIXe siècle. — **28, 30**. Paul DE SAINT-VICTOR : l'Espagne au XVIIe siècle, suite. — **31**. Charles DE MOUY : Romans nouveaux. — **1er SEPTEMBRE**. Paul DE SAINT-VICTOR : *Histoire de Louvois et de son administration politique et militaire*, par M. Camille Rousset. — **2, 3**. Gustave HÉQUET : *de l'Esclavage dans ses rapports avec l'Union américaine*, par M. Auguste Carlier. — **13**. Arsène HOUSSAYE : *Odes d'Horace*, traduction de M. Armand Barthet. — **14**. Eugène PAIGNON : *de l'Indépendance civile chez les Français en* 1862, par M. Tessier de Rauschenberg.

Siècle.

23 AOUT. L. CUZON : Jean-Jacques Rousseau, suite. — **24**. Eugène D'AURIAC : *Bibliothèque héraldique de la France*, par M. Joannis Guigard. — **25**. Taxile DELORD : Voyages et voyageurs. — **1er SEPTEMBRE**. Taxile DELORD : *Histoire de la terreur*, par M. Mortimer-Ternaux. — **2**. Adrien PAUL : Exposition universelle de Londres (sculpture). — **3**. Emile DE LA BÉDOLLIÈRE : *Monsieur X... et Madame ****, par un inconnu. — **4**. Charles DURIER : *Voyage au pays des Mormons*, par M. Jules Rémy. — **6**. Anatole DE LA FORGE : *le Livre du soldat*, par MM. J. Picard et Huré — **8**. Félix HÉMENT : *Exposition et histoire des principales découvertes scientifiques modernes*, par M. Louis Figuier. — **14**. Anatole DE LA FORGE : *Jeanne d'Arc*, par M. l'abbé Deguerry. — **15**. Taxile DELORD : le Comte de Cavour.

Union.

24 AOUT. MOREAU : *Histoire artistique, industrielle et commerciale de la porcelaine*, par MM. Albert Jacquemart et Edmond Leblant. — **25**. G. DE CADOUDAL : *Mémoires du marquis de Chouppes, suivis des Mémoires du duc de Navailles et de la Valette* (1630-1682), *revus*, etc., par M. C. Moreau. — **26**. Alfred NETTEMENT : *Histoire de la terreur*, par M. Mortimer-Ternaux, suite. — **1er SEPTEMBRE**. LAURENTIE : *de l'Education des jeunes filles sous l'influence de la foi*, par Mme Augustine de G. R. — **1er, 14**. G. GRIMAUD, de Caux : Académie des sciences. — **2**. Alfred NETTEMENT : *la Vérité de l'Evangile*, par M. F. Nettement. — **6**. POUJOULAT : *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*, par M. Guizot. — **9**. Alfred NETTEMENT : *les Misérables*, par M. Victor Hugo, suite.

« était fini (ibid., p. 93). » Ainsi donc, imprudence, fausse tactique, voilà tout le crime des huguenots, et c'est avec ces « diplomaties » qu'on fait une épopée sur les fondateurs de la liberté religieuse, dont le *fanatisme* précipitait dans tous les cœurs et redoublait l'élan de la guerre (ibid., p. 444)! Du reste, soyons *indulgents pour la guerre civile*, c'est bien « la plus *épouvantable de toutes* (ibid., p. 100), » puisqu'*elle* extermine les frères par les frères; mais elle garde « deux « *grandes consolations* aux victimes : » quelle que soit leur cause, les victimes ont la foi et l'amour (ibid.). Il est donc des accommodements avec la plus *épouvantable* des luttes; les protestants la suscitent : heureux tueurs et heureux tués! En même temps, « la « guerre a ses fatalités : » les calvinistes pillent les églises; Condé et Coligny profitent « par nécessité » des rapines qu'ils ont défendues et flétries « par générosité et par raison (ibid., p. 142). » Morale facile en vérité, et tout à fait digne de tels héros et d'un tel livre!

Nous ne finirions pas si nous voulions tout dire. Dans le chaos de ces pages, c'est une confusion inexprimable d'idées. Si nous pouvions publier ici un volume et non un article, il serait vraiment curieux de mettre sans cesse M. Dargaud en face de lui-même; on le verrait se refléter avec une variété agréable dans une infinité de miroirs, si bien qu'il lui serait impossible d'y reconnaître sa personnalité d'écrivain; toute son habileté à deviner l'œuvre par l'homme et l'homme par l'image serait absolument vaine.

Soyons justes, néanmoins. Dans cette publication malheureuse, il y a quelques bonnes qualités d'écrivain coloriste; s'il est plutôt conteur d'anecdotes qu'historien large et fort, si sa phrase prétentieuse, chargée d'hyperboles et de métaphores, n'est ni assez sobre ni assez grave pour les grands récits, elle est souvent animée, pittoresque, quelquefois même entraînante. Les guerres de François de Guise, les derniers instants de Montmorency, la journée des barricades, la mort de Henri de Guise, bien d'autres faits encore dénotent une puissance d'imagination et même de sensibilité qui ferait de belles choses, si elle n'était égarée par l'esprit de parti et gâtée par cette manie du clinquant, aujourd'hui à la mode dans la littérature fantaisiste.—Malgré ces étincelles de talent, l'*Histoire de la liberté religieuse* est un livre mal fait non moins qu'un mauvais livre. Elle déprave les lettres autant qu'elle défigure nos annales et bouleverse toutes les idées de justice, de vérité et de dignité qui doivent conduire, surtout en matière si sérieuse, la plume d'un historien. — Que si maintenant on

nous demande, avec un étonnement indigné, comment de telles choses et un tel langage ont pu avoir l'honneur d'être couronnés par notre premier corps littéraire, nous ne pouvons répondre à notre tour que par le silence de la stupéfaction et de la tristesse. Nous aimons à croire que la religion des juges a été surprise, et nous en appelons de l'Académie française honorant de ses faveurs un pamphlet, à l'Académie française recommandant aux sympathies du monde lettré les magnifiques travaux religieux et philosophiques du P. Gratry. — Et puis, n'oublions pas une chose : M. Villemain, dans son rapport sur l'ouvrage de M. Dargaud, a laissé échapper un de ces jugements élogieusement persifleurs qui, sous sa plume ingénieuse et mesurée, ont un grand sens. L'auteur, a-t-il dit, exagère. Eh bien, oui, voilà le mot spirituellement vengeur qui résume cette œuvre : M. Dargaud exagère. Ajoutons qu'en exagérant pour *réformer* il *déforme* tout, hommes, choses et style, et attendons le jugement réparateur que le goût et la justice demandent à l'Académie. GEORGES GANDY.

134. **HISTORIETTES** *et* **FANTAISIES**, par M. Louis VEUILLOT. — 1 volume in-12 de 382 pages (1862), chez Gaume frères et J. Duprey; — prix : 3 fr. 50 c.

Ce nous serait un charme de parler de ce livre tout à notre aise ; mais il y a tant de livres, — peu comme celui-ci, toutefois, — et si peu de place dans la *Bibliographie*, que le *bis in idem* nous est absolument interdit. Or, nous avons déjà parlé de ce volume à propos des *Nattes* et de la *petite Philosophie* (t. IV, p. 33, et VIII, p. 420), qui reparaissent ici sous un titre nouveau. Il y a bien aussi une partie inédite : les *Petits voyages* et les *Lettres à un ami* (M. Segretain) ; mais tout le monde a lu récemment les *Petits voyages* dans la *Revue du monde catholique;* et, quant aux *Lettres à un ami*, que la mort, qui ordinairement emporte tout, vient de rendre à leur auteur et à nous, il faudrait les citer pour montrer tout ce qu'il y là d'esprit, de cœur et de foi. — Après tout, il suffit d'annoncer un livre de M. Louis Veuillot, pour qu'aussitôt les nombreux amis de ses doctrines et de son admirable talent s'empressent de le lire d'abord, puis de le déposer sur le meilleur rayon de leur bibliothèque, parmi ces volumes choisis auxquels on se propose de revenir.

135. **UNE JAMBE DE BOIS**, *épisode de la campagne d'Italie*, par M. Ernest SERRET. — 1 volume in-12 de IV-328 pages (1861), chez L. Hachette et Cie (*Bibliothèque des chemins de fer*); — prix : 2 fr.

Ce roman nous conduit, à travers des récits fort gais, à une con-

139. LOUIS DE LA TRÉMOILLE, *ou les Frères d'armes, histoire chevaleresque du temps de Louis XI et de Charles VIII,* par M. Théophile Ménard. — 1 volume grand in-8° de 336 pages plus 4 gravures (1862), chez A. Mame et Cie, à Tours, et chez Mme veuve Poussielgue-Rusand, à Paris (*Bibliothèque illustrée de la jeunesse*) ; — prix : 3 fr.

C'est là une histoire dramatisée à la manière de Walter Scott, mais avec plus de bonne foi et plus de fidélité. Le titre en indique le sujet. Deux jeunes seigneurs se font frères d'armes au début de leur carrière militaire, sont élevés ensemble à la dignité de chevaliers et demeurent constamment unis et dévoués l'un à l'autre. Une intrigue habilement conduite soutient l'attention du lecteur jusqu'à la fin; aucune de ces dissertations qu'on subit dans la plupart des récits de ce genre ne vient, dans celui-ci, suspendre désagréablement l'intérêt. Cependant, les mœurs du XVe siècle y sont bien peintes, et ressortent d'autant mieux qu'elles sont en action et dans l'action.

Nous ne voulons pas faire ici une analyse qui enlèverait tout intérêt à la lecture de ce livre. Quelques-uns reprocheront peut-être à M. Théophile Ménard d'avoir peint Louis XI bien en noir ; mais il n'est pas tombé dans l'horrible et dans la caricature, comme Walter Scott dans *Quentin Durward*, comme Casimir Delavigne dans son drame : il a été fidèle à l'histoire, où l'on voit ce prince qui a tant fait pour la France, obligé à la défiance parce qu'il était entouré de trahisons ; à la dissimulation, parce qu'il était à une époque de transition, au milieu de fourberies et de piéges de tout genre. On s'égare si on veut juger Clovis ou Louis XI au point de vue de la civilisation actuelle. La France du temps de Louis XI et l'Europe elle-même ne ressemblaient en rien à la France et à l'Europe d'aujourd'hui.

140. LA MADONE *de la forêt,* suivie de : *une Epreuve, — Sophie Laurent, — les deux Branches de lierre,* par Mme Marie Muller. — 1 volume in-12 de 140 pages plus 1 gravure (1862), chez A. Mame et Cie, à Tours, et chez Mme veuve Poussielgue-Rusand, à Paris (*Bibliothèque des écoles chrétiennes, 3e série*); — prix : 45 c.

Ce livre n'est point une banalité comme la plupart de ceux avec lesquels son titre pourrait le faire confondre : même innocence sans doute, mais beaucoup plus de talent, d'originalité. *La Madone de la forêt* surtout mériterait une grande part d'éloges. C'est le touchant récit des injustes préventions d'une jeune fille envers sa belle-mère, ce type si calomnié, et de l'action qu'exerce, dans un moment critique,

la mémoire d'une mère défunte pour faire rentrer dans une meilleure voie la jeune fille égarée. Ce petit chef-d'œuvre de naturel et de délicatesse montre qu'on peut être pur sans fadeur et simple sans vulgarité.

141. **OPUSCULES** *de Mgr* DE SÉGUR. — 2 volumes in-12 de x-510 et 620 pages (1862), chez J.-B. Pélagaud, à Lyon et à Paris; — prix : 7 fr.

On désirait depuis longtemps la réunion de ces charmants petits livres, que Mgr de Ségur appelle ses *opuscules*, et qui sont autant de chefs-d'œuvre où l'on trouve un entraînement si généreux, une mansuétude si tendre, une charité si douce, un zèle si ardent et une force de raisonnement si entraînante. On peut juger du bien que ces *Opuscules* ont fait, quand on sait que plusieurs ont été réimprimés en peu d'années vingt ou trente fois, et répandus, en France seulement, à trois ou quatre cent mille exemplaires.

Le premier est intitulé : *la Religion enseignée aux petits enfants;* et l'on sait que plus d'un enfant, en lisant ces pages à son père, l'a arraché à l'indifférence. — Le second : *Y a-t-il un Dieu qui s'occupe de nous?* a éclairé bien des aveugles; c'est une grande charité de répandre ce petit livre dans les masses. — A la suite viennent les *Réponses courtes et familières aux objections les plus répandues contre la religion;* tout le monde a pu constater les succès prodigieux de ces charmantes causeries. — Les *Considérations familières sur la personne, la vie et le mystère de Notre-Seigneur Jésus-Christ* terminent le premier volume.

Dans le second volume, les traités familiers *de l'Eglise, du Pape, de la Cour romaine* réfutent avec la plus grande facilité les objections et suppositions des mauvais livres et des feuilles empoisonnées si répandus en France et ailleurs. — Les *Causeries sur le protestantisme d'aujourd'hui* sont si claires, si nettes, si attachantes, qu'il est impossible qu'un protestant sincère les lise sans regarder sa secte comme un désert ténébreux dont il faut se hâter de sortir. — Ces savantes et spirituelles causeries sont suivies d'un autre livre aussi concluant, intitulé *la Révolution*. Tout adolescent, tout jeune homme qui lira ces courts chapitres si saisissants, sera surpris d'y apprendre une foule de choses toutes nouvelles pour lui. Grâce à des faits incontestés, à des citations extrêmement curieuses, à des secrets de l'ennemi dévoilés par une grâce providentielle, il saura quel parti il doit prendre à propos de ce qu'on appelle la révolution, sur laquelle tout chrétien doit être

éclairé s'il veut éviter les piéges mystérieux sans cesse tendus autour de lui. — Après ces grands enseignements, on rencontre avec plaisir une excellente allocution de Mgr de Ségur aux soldats français, sur Rome et ses usages saints; puis l'aimable auteur clôt son second volume en s'adressant aux fidèles, qui accueilleront avec reconnaissance et avec bonheur son *Prie-Dieu pour l'adoration du saint sacrement* et son traité sur *la très-sainte communion :* ils y trouveront des considérations qui les guideront vers la vraie piété, et les délivreront des fâcheuses théories que produisent les scrupules.

Il n'y aurait qu'un léger reproche à faire à la forme toujours belle et correcte de ces pages : c'est l'emploi du *tutoiement,* qui choquera plus d'un lecteur, et qu'il faudrait peut-être laisser à ceux de nos frères qui se disent réformés. — On comprend que nous disions cela en passant seulement, et que nous insistions de toutes nos forces, au contraire, sur l'utilité de ces *Opuscules* qu'on ne saurait trop répandre, et qui sont appelés à continuer, réunis, le bien immense qu'ils ont déjà fait séparés.

142. **LE PÈRE** *aux bêtes, ou l'Ami des animaux,* par M. A. Martin; *Ouvrage couronné par la Société protectrice des animaux, de Lyon.* — 1 volume in-12 de 188 pages (1862), chez E. Dentu; — prix : 3 fr.

Celui qui nous a dit : « Aimez-vous les uns les autres, » ne nous a pas seulement enseigné où est le devoir, il nous a aussi enseigné où est le bonheur. Aimer et être aimé donne seul quelque prix à la vie; en dehors des affections, les félicités humaines ne sont rien ou sont peu de chose. — Sans doute, les sens ont leurs satisfactions; une prairie émaillée de fleurs et l'azur d'un beau ciel parsemé d'îles de lumière offrent des plaisirs aux yeux; le chant de l'homme et celui des oiseaux charment les oreilles; notre palais trouve de la saveur aux fruits, aux végétaux, au lait, au miel, aux œufs des animaux; nos champs et nos jardins nous donnent de suaves parfums à respirer; l'air a pour nous de douces caresses. Notre intelligence a également ses jouissances : un Herschell, à qui son télescope dévoile de nouveaux cieux qui s'étendent dans l'immensité; un Swammerdam, à qui son microscope montre des myriades d'animaux invisibles pour ses yeux; un Cuvier qui descendu, le flambeau de la science à la main, dans les entrailles de la terre, y lit l'histoire de ses révolutions intérieures; un Montesquieu qui croit, grâce à l'étude de l'histoire, avoir découvert les lois du monde politique; un Laplace, s'expliquant la mécanique céleste;

un Galien, analysant la composition et les fonctions du corps humain; des poëtes, des orateurs, des peintres, à qui viennent d'heureuses inspirations, en ressentent, sans doute, une vive satisfaction; le travail et le génie ont leur récompense, parce qu'il entre dans les vues de la Providence de les encourager. Mais que sont les plaisirs des sens et de l'esprit en comparaison de ceux du cœur? Quelles joies valent celles qui nous viennent de nos affections? Nous en appelons à toutes les mères: n'est-ce pas au moment où elles ont entendu le premier cri de leur enfant arrivant au monde, qu'elles ont senti leur âme inondée des plus pures et des plus ineffables délices? Pour quel père le plus doux moment de la vie n'a-t-il pas été celui où il a vu sa fille au berceau lui tendre ses petits bras avec un sourire? Les meilleurs souvenirs qui nous restent au déclin de la vie ne sont-ils pas ceux de nos amitiés du foyer paternel, du collége et des camps?

Mais nos affections ne nous sont pas seulement une source de joies, elles nous sont aussi une source de consolations. Ce qui soutient Œdipe dans son désespoir, c'est la présence de sa fille Antigone; ce qui fait supporter la vie au roi Lear, chassé, lui aussi, par ses enfants, c'est la voix de sa fille Cordélia; ce qui aide à comprendre la résignation d'Hécube à ses infortunes, c'est le respect dont l'entoure sa fille Polyxène, qui lui rend ceux qu'elle a perdus: elle est pour elle une patrie, un soutien, un guide, une nourrice, *elle lui est toute chose,* comme le disait de sa fille Mme de Sévigné, comme l'avait dit avant elle le plus touchant des poëtes, Euripide, si admirablement interprété par M. de Vauzelles:

Πόλις, τιθηνη, βακτρον, ηγεμίων οδου
Ταυτη γεγηθα κ'απιληθωμαι κακων.

Ces affections nous sont un besoin si impérieux, que, quand elles nous font défaut, nous les demandons aux animaux eux-mêmes, comme à une partie inférieure de l'humanité; le chien est un ami pour le pâtre solitaire, l'oiseau pour le prisonnier, le cheval pour l'Arabe vagabond, l'hirondelle pour l'exilé.

C'est là ce qu'a voulu nous faire comprendre l'auteur de ce livre, qui nous donne, avec la plus aimable et la plus touchante bonhomie, d'excellentes leçons de morale. Il nous prouve ou nous rappelle, — et cela sans réplique, — que les animaux sont nos bienfaiteurs; qu'ils partagent nos travaux et nos périls; qu'après nous avoir donné leur lait et leurs œufs, ils nous donnent leur chair; qu'enfin, sans eux, au bout

bon mouvement, s'engage et meurt d'une balle russe au siége de Malakoff.

Telle est cette romanesque et peu vraisemblable histoire. Pour l'égayer, nous avons d'abord l'ignoble argot des forçats, puis des « do- « cuments authentiques » sur les salaires des bourreaux; mais, par-dessus tout, de très-nombreux détails sur l'industrie, qui feraient merveille dans un *Manuel Roret*. Ainsi, on nous indique les différents prix des bouchons, des ficelles, des sucres candis; on nous donne des recettes pour fabriquer des pots et pour cuire la porcelaine; et, ce qui est très-déplacé dans la bibliothèque des *Romans honnêtes*, on y parle plusieurs fois de choses qu'on ne doit pas nommer en bonne compagnie (*Edition de Tournai*, pp. 44, 125, 171 et *passim*). — Est-il bien édifiant encore d'entendre un fils dire à son père qui lui fait une sage remontrance : « Vous m'ennuyez! autant retourner à la « prison; au moins, là, je n'avais pas de morale. J'en ai plein le dos « de vos sermons; laissez-moi tranquille (ibid., p. 157)? » — Ces grossières conversations de galériens, ce style vulgaire, sont-ce là choses avouables et honnêtes? Le père n'en permettra sûrement pas la lecture à son fils; la mère les écartera des mains de sa fille. Nous espérons donc que l'honorable et catholique librairie de M. Casterman se hâtera de rayer de son catalogue ce malheureux roman; nous la prions en outre, dans l'intérêt de sa dignité, de ne jamais se prêter à ces *publications en partie double*, et de ne pas décorer d'un titre nouveau un volume publié l'année précédente sous un autre titre.

Ch. Laval.

159. **L'ÉGLISE** *et le pape*, par le P. Marin de Boylesve, de la Compagnie de Jésus. — 1 volume in-12 de XII-328 pages (1862), chez Périsse frères, à Lyon, et chez Régis Ruffet et Cie, à Paris; — prix : 3 fr.

Nous avons précédemment (t. XXVI, p. 418) rendu compte d'un ouvrage publié par le même auteur sous le titre de *Triomphe de la foi*, où il démontrait la nécessité de croire à la révélation et l'obligation de se soumettre au sceptre royal de Jésus-Christ. Reprenant les vieilles accusations des sophistes contre la foi, il faisait voir la possibilité et le fait même de la révélation divine, et dès lors la nécessité d'ajouter la foi à la philosophie, de s'élever de la religion purement naturelle à la religion surnaturelle. Mais sa tâche n'était point finie. A la voix de la raison, aux accents des prophètes, au mouvement des siècles, déclarant, annonçant, préparant le règne du Sauveur par la

foi, il fallait ajouter, pour dernière démonstration, la réalisation même de ce règne. C'est ce qu'il fait aujourd'hui dans cet ouvrage qu'il intitule l'*Eglise et le pape;* car, dit-il, le règne de Jésus-Christ, c'est l'Eglise, et Jésus-Christ règne dans l'Eglise par le pape, son lieutenant visible (p. x). Son dessein est donc de montrer ce que c'est que l'Eglise, ce que c'est que le pape, quelle est cette institution, quel est ce souverain autour desquels s'agitent tant de passions, mais aussi se montre tant d'amour et tant de courage. — Son livre est naturellement divisé en deux parties : l'Eglise, d'abord; le pape, ensuite. — Après avoir dit un mot de l'importance qu'il y a pour tous d'étudier la question de l'Eglise et de répondre ainsi à l'appel que nous fait son divin fondateur, il jette un coup d'œil comparatif sur l'Eglise et sur les sociétés purement humaines, pour signaler la différence qui existe entre l'une et les autres, et faire voir la supériorité de l'Eglise, dont il rappelle et explique les différents noms, afin de nous donner une idée plus complète de cette société toute divine. Ce qu'il veut, en effet, c'est de bien montrer que l'Eglise est une véritable société : il le prouve par l'institution de la synagogue, figure de l'Eglise; par le choix et la mission des apôtres; par l'autorité qui leur est donnée; enfin par l'action et la fin communes à tous les membres qui composent cette Eglise, où l'on trouve ainsi toutes les conditions requises pour une société véritable. De cette première démonstration se tirent deux conséquences : la nécessité d'entrer dans l'Eglise, et la visibilité de cette même Eglise. En effet, si, d'un côté, le Sauveur est venu établir le royaume de Dieu sur la terre, personne n'a droit de vivre hors de ce royaume; et, de l'autre, il faut que l'homme puisse reconnaître ce royaume avant d'y entrer. C'était donc le lieu de montrer à quelles marques on le reconnaît, c'est-à-dire de fixer les notes distinctives de la véritable Eglise de Jésus-Christ, et de faire voir laquelle des sociétés qui se disent chrétiennes possède réellement ces notes distinctives. Le P. de Boylesve ne s'est pas contenté de prouver avec évidence que l'unité, la sainteté, la catholicité et l'apostolicité sont réalisées dans l'Eglise romaine; il a voulu montrer aussi que ni le schisme grec ni le protestantisme ne peuvent prétendre à la possession de ces notes de la véritable Eglise.

Après avoir prouvé la divinité et la vérité de l'Eglise, le docte religieux arrive à la grande question du pape. Suivant pas à pas le récit évangélique, il montre comment Jésus-Christ prépare d'abord peu à peu, et enfin établit formellement, dans la personne de Simon

Pierre, le chef et le fondement de son Eglise. Puis, consultant l'histoire et la tradition, il y trouve la démonstration de l'autorité suprême de Pierre et de ses successeurs les pontifes romains. Enfin, il passe à l'examen de trois questions qui résument ce qu'il importe le plus de savoir au sujet du pape : sa suprématie, son infaillibilité, sa juridiction. Tel est le plan, telle est la division de la seconde partie, où l'auteur, soit qu'il commente l'Ecriture, soit qu'il fasse entendre la grande voix des siècles et déroule la suite de la tradition, est toujours à la hauteur de son sujet; il domine ses adversaires, confond le schisme et l'hérésie, et force la raison captive à s'humilier sous la puissance de sa dialectique. Du reste, il n'omet aucune objection; il ne craint pas d'examiner les accusations lancées par le philosophisme contre l'Eglise et la papauté, ayant toujours soin d'écarter ce qui est du domaine purement politique. Aussi est-il autorisé à dire, pour conclusion de ce livre et du *Triomphe de la foi :* « Vous ne pouvez pas être homme, « homme parfait, sans devenir croyant; vous ne pouvez être croyant « sans devenir chrétien; vous ne pouvez être chrétien sans devenir « catholique; vous ne pouvez être catholique sans devenir romain. « Car sans le pape, il n'est pas d'Eglise; sans l'Eglise, il n'est pas de « christianisme; sans le christianisme, il n'est pas de foi; sans la foi, il « n'est pas de raison (p. 299). » — Comme on a pu facilement le voir, cet excellent ouvrage, véritable traité de l'Eglise à l'usage des gens du monde, mérite d'être mis entre les mains de tous. M. Dardy.

160. **UN ESPRIT** *et un cœur vivifiés par le catholicisme,* par M. l'abbé Stanislas Fouré, vicaire général, missionnaire apostolique. — 1 volume in-8° de 148 pages plus 1 gravure (1861), chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris (*Musée moral et littéraire de la famille*); — prix : 1 fr. 20 c.

En publiant ce livre sous son nom et sous son patronage, M. l'abbé Fouré, dont nous avons récemment apprécié un charmant volume (t. XXVII, p. 464), ne nous donne pas son propre travail, mais, selon qu'il l'avoue lui-même, l'œuvre d'une jeune fille, presque une enfant, son élève au catéchisme de persévérance. Inspirée par l'influence, dirigée par les conseils d'un catéchiste aussi distingué, cette œuvre est sienne en quelque sorte, et, on aurait de la peine à comprendre, en effet, que ces pages, où quelque profondeur s'unit à de l'originalité et une doctrine solide à l'élégance du style, fussent uniquement dues à une enfant, quelque saines et fortes qu'aient été ses lec-

tures, dont elle fait connaître le plan dans son premier chapitre, *Histoire d'un esprit*. Ce chapitre nous initie aux voies qui l'ont amenée à être ce que révèle la suite de son livre, une chrétienne instruite, douée d'un jugement sûr et d'un cœur rempli d'une sensibilité réelle et sans affectation. Encore une fois, ces analyses psychologiques, dont quelques-unes sont empreintes d'une certaine expérience de la vie, la *Femme*, par exemple, — le *Curé de campagne*, — le *Bienfait de la confession*, doivent, si elles sont l'œuvre d'une jeune fille, avoir été écrites à quelque distance de l'âge naïf dont elles rappellent les souvenirs.

Nous recommandons vivement ce livre, non-seulement aux élèves des catéchismes de persévérance, qui y trouveront d'excellents aliments pour leur intelligence et leur piété, mais à toutes les personnes d'un âge plus mûr, qui le liront certainement avec plaisir et avec fruit, et lui assigneront un rang supérieur à plusieurs de ceux de la même collection. J. Maillot.

161. **LA FALAISE** *Sainte-Honorine*, par M. Elie Berthet. — 1 volume in-12 de 380 pages (1861), chez L. Hachette et Cie (*Bibliothèque des chemins de fer*); — prix : 2 fr.

M. Elie Berthet affectionne spécialement le roman d'aventures; il se complaît dans les situations tourmentées; il multiplie les scènes dramatiques, sans s'inquiéter des invraisemblances d'événements et de caractères. Cette fois encore il est resté fidèle à ses habitudes.

Une antithèse est ici le principal intérêt des récits qui se groupent avec beaucoup d'entrain autour de la falaise Sainte-Honorine, sur la rive septentrionale du Calvados. Un chef de contrebandiers, Remi, énergique nature de marin flibustier et aventurier, d'une part; de l'autre, une lady malheureuse en ménage, laquelle a été confiée au patronage de ce singulier tuteur; voilà les deux principaux personnages. Miss Anna, — c'est le nom de guerre de cette héroïne, — a épousé lord Colington; mais, après son mariage, elle apprend que cet aristocratique personnage a séduit une jeune personne en ayant l'air de rechercher sa main, et lui a laissé du poison pour la solliciter ainsi, par voie indirecte, à mettre fin à ses jours. Miss Anna, qui a entendu derrière une porte les confidences de lord Colington à sa victime, s'en est indignée. Elle a quitté l'Angleterre, en se confiant sans plus de façon à Remi. C'était, à ses yeux, un moyen excentrique d'échapper à toute recherche. Le marin, à peine arrivé sur la falaise,

Le second livre, l'*Helvie chrétienne*, présente, plus que les autres, des récits d'un véritable intérêt. On y remarquera surtout les pages consacrées à l'apostolat de saint Andéol, ce jeune lévite que l'Eglise de Smyrne envoya dans les Gaules pour y devenir l'apôtre des Helviens, et qui, martyrisé sous l'empereur Sévère, féconda de son sang ces belles rives du Rhône, où son culte, après quatorze siècles, est encore en grand honneur dans une ville qui porte son nom.

Le zèle de la science et l'amour du pays, qui ont fait entreprendre à M. l'abbé Rouchier cette œuvre importante, l'ont dignement inspiré et soutenu dans la tâche qu'il avait à remplir. Nous savons aujourd'hui que ce double sentiment est assez fort chez l'historien du Vivarais pour le faire arriver heureusement à la fin de sa longue course à travers les annales de sa chère province. Nous l'engageons donc vivement à rassembler au plutôt les dernières pierres de ses assises, pour compléter ce monument historique. Il a trop dignement posé la base et façonné les premières pierres de l'édifice pour que nous n'ayons pas hâte d'en voir le couronnement.

MAXIME DE MONTROND.

166. INTRODUCTION *historique et critique aux livres de l'Ancien et du Nouveau Testament*, par M. l'abbé J.-B. GLAIRE, doyen et professeur d'Ecriture sainte à la Faculté de théologie de Paris; — 3e *édition, revue et augmentée*. — 5 volumes in-8° de XVI-362, VIII-416, 554, 466, 402 pages (1861), chez A. Jouby; — prix : 20 fr.

En rendant compte de la deuxième édition de cet ouvrage (t. III, p. 298), nous avons montré qu'il était utile non-seulement aux jeunes théologiens des séminaires, qui y trouvent toutes les questions réunies et distribuées de manière à leur fournir la leçon qu'ils doivent préparer pour chaque classe, et à offrir à leurs professeurs le sujet de leurs explications et de leurs développements, mais encore à tous les prêtres qui, dans les conférences ecclésiastiques, ont à traiter des matières d'Ecriture sainte. Nous ajoutions que cette *Introduction*, déjà admise comme classique dans un grand nombre de séminaires, le serait probablement bientôt dans tous. Nous ne croyons pas nous être trompés. Nous apprenons, en effet, par la préface de cette troisième édition que, dans les pays étrangers, elle n'a pas eu moins de succès qu'en France; car, à Naples, elle a été traduite en italien sous le patronage du cardinal Riario Sforza; à Macerata, le savant dominicain Gaude, mort cardinal, ne s'est servi que de ce livre pendant les treize

années qu'il a professé l'Ecriture sainte ; Mgr Filippi, aussi profond théologien que savant physicien, l'a également adopté pour son séminaire d'Aquila ; et comme il a été traduit en espagnol, l'illustre archevêque de Santiago du Chili, Mgr Valdivieso, n'en fait pas enseigner d'autre dans son diocèse. Enfin, le révérend docteur Joseph Dixon, professeur d'hébreu et d'Ecriture sainte au collége de Saint-Patrice, à Maynooth, regarde cet ouvrage comme très-utile, et ne craint pas d'avouer qu'il l'a souvent mis à contribution quand il a composé sa propre *Introduction*. Il est douteux qu'aucune autre œuvre de cette nature ait jamais eu un pareil succès. Mais il faut bien le reconnaître, il n'en est peut-être pas un second qu'on puisse lui comparer non-seulement pour la quantité et la diversité des matières, mais pour l'ensemble du plan, pour la méthode, la clarté, la précision, et surtout pour la pureté des doctrines.

Disons un mot maintenant des améliorations introduites dans la troisième édition. Nous avons remarqué dans les diverses parties de l'ouvrage des expressions et des phrases présentées d'une manière plus simple et plus précise, des arguments fortifiés par de nouvelles preuves; nous avons vu avec plaisir, dans le chapitre qui traite de la canonicité des livres saints, un tableau synoptique montrant d'un côté la nuée de témoins qui déposent en faveur des livres deutéro-canoniques, et, de l'autre, le petit nombre de ceux que les protestants allèguent contre l'autorité de ces mêmes livres. Ce n'est pas tout : outre que la liste des versions tant anciennes que modernes a été notablement augmentée, les Bibles anglo-saxones, anglaises et polonaises, qui ne figuraient pas dans les premières éditions, ont trouvé dans celle-ci leur place naturelle. Comme la traduction allemande de Luther passe encore aujourd'hui pour un chef-d'œuvre aux yeux de bien des gens, M. l'abbé Glaire a eu l'heureuse idée d'en montrer la juste valeur en recourant au témoignage des protestants eux-mêmes. — Bon nombre de lecteurs trouveront dans l'*Introduction particulière* un certain nombre de nouveaux commentaires dont la connaissance leur sera très-utile. Quant à la critique du Nouveau Testament en particulier, outre les travaux des savants J.-D. Michaëlis, Hug, Maïer, Tholuck, Olshauser, que l'auteur avait déjà mis si largement à contribution, il n'a négligé aucun de ceux d'une certaine valeur qui ont paru jusqu'à ce jour en divers pays; de sorte qu'on peut légitimement affirmer qu'il n'est pas de travail de ce genre qui soit plus au niveau de la science biblique

actuelle. Nous répétons donc aujourd'hui avec une nouvelle assurance ce que disait en 1845 le savant M. Quatremère, que cet ouvrage « forme un travail vraiment utile, qui doit exercer une heureuse « influence sur les progrès futurs des études bibliques et sur la « direction savante des recherches théologiques (*Journal des Sa-* « *vants*, octobre 1845). »

167. **LÉONTINE.** — *Histoire d'une jeune femme*, par Mme BOURDON (Mathilde Froment). — 1 volume in-12 de VIII-238 pages (1862), chez A. Bray; — prix : 2 fr.

168. **TABLEAUX D'INTÉRIEUR**, par LA MÊME. — 1 volume in-12 de 262 pages (1862), chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 1 fr. 50 c.

Léontine est une intéressante histoire, dont la pensée et le but peuvent se résumer dans cette belle parole de l'*Imitation* : « Si Jésus est « avec vous, aucun ennemi ne pourra vous nuire. » Elle montre, en effet, que sans la religion l'âme, lancée dans le monde, se heurte à chaque écueil, se blesse à chaque pas; trompée par de fausses lumières, elle va de péril en péril, s'embarrasse dans les filets tendus autour d'elle et perd en peu de temps la pureté, la paix et la félicité. Avec la foi, au contraire, mais la foi active et pratique, l'être le plus faible triomphe des plaisirs et des peines de ce monde; tout lui devient facile; il voit clairement le fond des choses lorsqu'il marche à la suite de celui qui est « la voie, la vérité et la vie. » — Cet ouvrage s'adresse aux jeunes femmes destinées à vivre au sein du monde. Il leur apprend à conserver avec un soin pieux la foi qui a été déposée dans leur cœur. S'il convient moins aux jeunes filles, il peut cependant donner à quelques-unes une leçon très-utile de nos jours. Elles y verront, en effet, combien est imprudente la jeune chrétienne qui contracte une indissoluble union sans s'inquiéter des sentiments religieux de celui qu'elle choisit. Après tout, elle saura bien le convertir, se dit-elle. Illusion trop souvent! Ce genre de conversion est, en général, beaucoup moins aisé qu'on ne pense. N'est-il pas plutôt à craindre que l'exemple du mari incrédule ne soit fatal à celle qui lui a voué pour toujours estime, obéissance et affection? — *Léontine* est, en résumé, une histoire touchante, mais un peu triste; elle ne plaira guère qu'aux jeunes femmes qui cherchent avant tout dans un livre d'utiles et sérieuses leçons. — A la suite de ce récit, l'auteur en a joint un autre beaucoup moins long : l'*Anneau de Polycrate*, his-

toire d'une dame de haut rang, heureuse non point par les biens terrestres au sein desquels elle n'a trouvé que satiété et ennui, mais par les jouissances de l'âme que tous peuvent se procurer, la piété et la charité. Ce second récit, placé là, sans doute, comme complément d'un volume trop mince, est également intéressant et utile.

Les *Tableaux d'intérieur* offrent une galerie d'une dizaine de tableaux gracieux, touchants et pleins de charme, comme Mme Bourdon sait les dessiner et les peindre. Quelles intéressantes histoires ou légendes que : *Billete des Rois*, — *Charlotte*, — la *Vierge à l'écritoire*, — *Mademoiselle Aimée*, — l'*Ame d'une Médaille*, — *Frère et Sœur*, — *Doubles fiançailles*, etc. ! Mais pourquoi l'auteur, qui a tant de ressources dans l'imagination et dans l'esprit, a-t-elle si souvent usé de cette teinte monotone de fiançailles et de mariages, lieu commun de nos comédies et de nos romans? Ici, il est vrai, tout est chaste et pur ; mais cette répétition n'en est pas moins fatigante. On aimerait plus de variété. C'est là, du reste, notre seule critique. On parcourra cette galerie l'œil charmé et le cœur ému ; car elle offre à chaque pas des traits de dévouement et de vertu.

MAXIME DE MONTROND.

169. **NOUVEAU LIVRE D'EXEMPLES** *accompagnés de réflexions, suivi d'un index adapté aux leçons du* Catéchisme de Malines, *et d'une table analytique des matières*, par M. l'abbé MULLIER, auteur du *Répertoire du prêtre*. — 2 volumes in-12 de VIII-384 et 276 pages (1862), chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris ; — prix : 2 fr. 50 c.

Souvent mal écrits et même parfois ridiculement présentés, ces exemples variés et nombreux forment cependant une morale en action des plus complètes, une mine féconde de matériaux précieux, où peuvent puiser utilement les catéchistes et les écrivains. Pour rendre leurs recherches plus faciles, l'auteur termine chaque volume par une table analytique des matières, indépendamment d'un *Index* adapté aux leçons du catéchisme de Malines. M. l'abbé Mullier cite les sources d'où il a tiré textuellement ses anecdotes, avec un soin et une conscience tout à fait dignes d'éloges, et qu'on ne trouve pas toujours chez nos modernes compilateurs. Son livre se recommande par plusieurs approbations épiscopales. Nous regrettons seulement qu'il ne lui ait pas donné une forme plus attrayante. J. MAILLOT.

170. **MARCELLINE**, *ou les Leçons de la vie*, par Mme DE CHABREUL. — 1 volume in-8° de 188 pages plus 1 gravure (1862), chez A. Mame et Cie, à

nous paraît de toutes la plus rationnelle. Grâce à elle, il n'y a point à revenir sur ses pas, comme on est obligé de le faire dans beaucoup d'autres ouvrages du genre de celui-ci : chaque époque présente un tout homogène et complet.

Outre les nombreux sujets de méditations qu'offrent ces cinq grandes divisions, chaque dimanche a le sien ; les fêtes des saints les plus illustres, celles des fondateurs d'ordre surtout ont aussi les leurs. De plus, le premier et le second volume renferment d'excellentes instructions sur les diverses manières de faire l'oraison et un certain nombre de prières avant et après ce saint exercice. Inutile d'ajouter qu'une résolution pratique suit chaque entretien ; enfin, l'âme pieuse pourra, sa méditation terminée, cueillir un bouquet spirituel dans le riche parterre que M. l'abbé Ricard met à sa disposition.

Si le docte auteur nous permettait un conseil, nous l'engagerions à préciser mieux certains points d'oraison (sur l'arbre de vie, par exemple, t. III). On nous annonce une table alphabétique des matières contenues dans tout l'ouvrage (t. I, p. 4) ; nous n'en avons pas vu l'ombre, au moins dans notre exemplaire.

Dans une approbation motivée, placée en tête du livre, Mgr de Mazenod, évêque de Marseille, en recommande la lecture aux communautés de son diocèse. Nous souhaitons que cet excellent ouvrage aille plus loin, et porte aux religieux et aux religieuses de tous les pays où l'on comprend la langue française cette nourriture abondante et forte qui, la grâce aidant, fait les saints.

173. SCANDER-BEY, *ou le Héros chrétien*, par M. l'abbé C. GUÉNOT. — 1 volume in-8° de 174 pages plus 1 gravure (1862), chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris (*Musée moral et littéraire de la famille*) ; — prix : 1 fr. 20 c.

Instructive autant que dramatique, cette histoire se rattache aux désastres que les musulmans ont fait subir à l'Albanie au XVe siècle. On est profondément ému, au récit des scélératesses du sultan Amurath, des malheurs de la famille princière des Castriot, et en considérant, dans la personne de Georges Castriot (Scander-Bey), ce que peuvent la constance et le génie d'un homme intrépide pour affranchir son pays, ou du moins conserver à sa tribu une partie de son indépendance, et particulièrement le libre exercice de la religion chrétienne. Ce livre intéressera surtout les jeunes gens, avides de scènes guerrières et de tableaux de luttes héroïques ; il offre d'autant plus

d'à-propos que la peuplade en qui est encore vivante la mémoire de Scander-Bey, — *le Dragon de l'Albanie*, — songe à reprendre l'œuvre du plus illustre de ses enfants.

174. SE DÉVOUER C'EST AIMER. — In-12 de 72 pages plus 1 gravure (1860), chez L. Lefort, à Lille, et chez Adr. Le Clère et Cie, à Paris (*Bibliothèque catholique de Lille*); — prix : 40 c.

Gracieuse et touchante nouvelle, où l'on voit se réaliser cette épigraphe du livre : « L'arbre du dévouement porte deux fruits : le « bonheur des autres et la félicité de celui qui se dévoue. » — Le dévouement est ici représenté d'abord par une mère veuve, puis par une amie de cette mère, bienfaitrice de ses trois enfants devenus doublement orphelins, enfin par ces orphelins eux-mêmes, et surtout par la sœur aînée, dont l'existence n'est qu'une suite de bienfaits. — Excellents modèles, excellentes leçons.

175. SOUVENIRS *de l'ancienne Eglise d'Afrique; ouvrage traduit en partie de l'italien,* PAR UN PÈRE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS. — 1 volume in-12 de 428 pages (1861), chez Périsse frères, à Lyon, et chez Régis Ruffet et Cie, à Paris; — prix : 3 fr. 50 c.

Ce livre est avant tout un ouvrage de science et d'antiquités ecclésiastiques. Ce n'est point un livre nouveau; c'est à peu près une traduction de l'abrégé de l'*Africa christiana*, publié depuis bien des années par Mgr Celestino Cavedoni, le docte Modenais dont les travaux sont connus de tous les antiquaires, et surtout des numismates. Le traducteur s'est permis cependant quelques modifications et des additions assez nombreuses. Son désir a été de faire arriver ce livre jusqu'à des lecteurs moins instruits en antiquités et en histoire ecclésiastique, que ne l'étaient généralement ceux auxquels le savant Italien adressait son ouvrage primitif, écrit pour une grave *Revue*, les *Memorie di Modena.* C'est ainsi qu'on trouvera dans ces *Souvenirs de l'ancienne Eglise d'Afrique* la substance du grand travail du Père Morcelli sur les annales de l'*Afrique chrétienne*, ouvrage destiné aux savants de profession, mais qui est ici plus accessible à tous et d'un intérêt plus vif. Voici maintenant l'ordre des matières comprises dans ce volume.

Après quelques notions préliminaires sur la géographie et l'histoire de l'Afrique romaine, on y trace un tableau du christianisme en Afrique, au temps des persécutions et dans les périodes vandale,

ou à l'extra-naturel, c'est être sot ou imposteur. Mais saint Grégoire de Tours n'est pas un sot; est-il donc un fourbe? Le terme serait dur et l'accusation outrecuidante. M. Bordier adoucit le mot, il n'enlève rien à la violence de la chose. Pour lui, la crédulité du saint prélat est *volontaire;* elle est donc détestable; car nous ne supposons pas que M. Bordier aime le mensonge, alors même qu'il lui convient de le dorer. S'il faut l'en croire, saint Grégoire de Tours a menti pieusement, parce que « l'exhortation chrétienne et l'excommunication ne « pouvant avoir d'efficace que contre les croyants, le miracle était « la seule arme d'un évêque pour défendre son Eglise et son trou- « peau (p. 419). » Pauvre invention du parti pris! Peut-on croire sérieusement que saint Grégoire ait voulu servir la religion par l'imposture? Il est possible qu'aux yeux du rationalisme ces sortes de fraudes soient considérées comme une pieuse propagande, fort excusable aux époques de *crédulité* et de *ténèbres;* mais aux yeux de la religion ces manœuvres sont sacriléges, et aux yeux de la probité elles sont malhonnêtes, deux choses que saint Grégoire de Tours savait parfaitement. S'il a trompé tout le long de ses histoires pleines de miracles, dans le but de rendre service à la religion, il n'a été qu'un hypocrite et un faussaire. Voici en effet son langage à la fin du livre x[e] de ses récits : « Quoique ces livres soient écrits dans un style inculte, « je conjure cependant tous les prêtres du Seigneur qui, après moi « indigne, gouverneront l'Eglise de Tours, je les conjure par la ve- « nue de N.-S. J.-C., et par le jour du jugement, terrible à tous les cou- « pables, si vous ne voulez, au jour de ce jugement, vous voir pleins « de confusion et condamnés avec le diable, que vous ne fassiez jamais « détruire ces livres, que vous ne les fassiez jamais récrire en dictant « certaines parties et omettant les autres, mais que vous les conser- « viez tous dans leur entier et sans altération, tels que nous les avons « laissés (p. 306). » En tête du livre III[e] des *Miracles*, I[er] des *Miracles de saint Martin*, le saint évêque écrit : « Autant que me le per- « mettra ma mémoire, je confierai à la postérité les miracles qu'opère « *aujourd'hui* saint Martin. Je n'oserais le faire, si je n'eusse été ad- « monesté sur ce sujet, à deux ou trois reprises, par des visions... « (p. 337). » Qui ne voit que ce langage respire une conviction profonde, une piété aussi humble que prudente? Grégoire de Tours est un saint. Peut-être, au jugement des libres penseurs, est-il malgré *cela*, ou pour *cela* même, un pieux fripon; mais, suivant le sens commun, il ne peut être un mystificateur ni un charlatan.

C'est aussi lui attribuer un rôle singulièrement odieux que de l'accuser de glorifier des crimes, comme fait M. Bordier, dont le plaidoyer savant devient aussitôt un réquisitoire sans valeur lorsqu'il cherche à expliquer les hommages rendus par l'historien à la fidélité chrétienne de Clovis. Les raisons qu'il donne ont un caractère tout particulier d'outrage pour l'honneur du saint évêque de Tours, pour la dignité de l'Eglise et pour la vérité de l'histoire. Suivant lui, l'Eglise a ouvert aux barbares la porte de l'empire. Elle juge héroïque tout ce qui est fait pour la foi catholique et en vue de son avancement, et à ce titre Clovis, docile à saint Remi, Clovis, partageant son autorité avec les évêques au concile d'Orléans, et aussi massacrant les chefs païens jusque dans sa famille, est également fidèle et sans tache; Ragnachaire, Sigebert et ses autres victimes étant des Francs inconvertis, « Grégoire doit se féliciter de leur perte et en « glorifier l'exécuteur (p. 418). » Certes, voilà des inculpations atroces. Par bonheur, elles sont surannées; la science en a fait complétement justice; et si l'on ne savait l'incurable persistance et l'entraînement involontairement cruel des haines irréligieuses, il faudrait s'étonner de voir un traducteur, un ami enthousiaste de saint Grégoire de Tours, le transformer courtoisement en fanatique scélérat, parce qu'il le voit coupable d'être saint. Un moment nous avons eu la pensée de réfuter immédiatement, ligne pour ligne, M. Bordier. Mais à quoi bon? Ce travail est fait, et apparemment il l'ignore. Rappelons-lui la *Défense de l'Eglise*, du savant abbé Gorini. Dans le premier volume de ce remarquable ouvrage, que ceux-là même dont M. Bordier reproduit les erreurs ont honoré de leurs éloges, il y a deux chapitres, le huitième et le quatorzième, qui ont pour objet, en ce qui concerne Clovis et toute l'époque mérovingienne, de justifier le clergé gaulois, et spécialement le pieux évèque de Tours, des reproches que leur adresse le rationalisme contemporain. Si M. Bordier lit attentivement ces pages si pleines de savoir, il regrettera sans doute d'avoir calomnié l'Eglise, et traité saint Grégoire en « ennemi intime. »

GEORGES GANDY.

191. HISTOIRE GÉNÉRALE DE L'ÉGLISE *depuis la création jusqu'à nos jours*, par M. l'abbé DARRAS, chanoine honoraire de Quimper et d'Ajaccio. — Tome Ier, in-8° de VI-746 pages (1862), chez L. Vivès; — prix : 6 fr.

C'est avec un véritable bonheur que les esprits sincèrement dévoués à la religion voient se réveiller parmi nous le goût des grandes

études ecclésiastiques. Les travaux sévères de l'intelligence sont, en effet, avec les œuvres du désintéressement chrétien, l'honneur et la force du catholicisme. Or, après la sainte Ecriture, l'histoire de l'Eglise doit évidemment compter parmi les objets les plus capables d'élever et d'affermir les âmes. Depuis longtemps on comprenait que Fleury, malgré son style d'une simplicité ravissante et son entente de la pieuse antiquité, est au-dessous du niveau des connaissances actuelles; d'ailleurs il n'a pas cette tendre vénération pour le siége de Pierre qui doit faire comme l'âme de l'histoire ecclésiastique. Le regrettable abbé Rohrbacher, doué d'une admirable pénétration et d'une infatigable ardeur, a profité soigneusement des progrès de ces derniers temps, et professé une édifiante soumission envers le Souverain Pontife; malheureusement, il ne sait pas apprécier la monarchie française, il néglige d'indiquer les sources, il parle une langue presque barbare, et son zèle n'est pas toujours selon la science. L'édition allemande a remédié à une partie de ces graves imperfections par des notes remarquables, que les *Archives de la théologie catholique* reproduisent, comme on peut le voir dans notre revue mensuelle des recueils périodiques. A côté de Rohrbacher et de Fleury, il y a donc place encore pour d'autres historiens ecclésiastiques. Chaque jour, de nouvelles découvertes archéologiques, des recherches consciencieuses et patientes, de savantes monographies, étendent le champ de l'érudition et le débarrassent de ce qui l'encombre inutilement. Aujourd'hui nous nous occuperons seulement de l'*Histoire générale de l'Eglise*, dont M. l'abbé Darras a récemment publié le tome Ier, et qui se composera d'environ vingt-cinq volumes.

Lorsqu'il composa son grand travail, Fleury laissa le soin de retracer les annales du peuple de Dieu à une main spécialement exercée aux saintes lettres. Dom Calmet se chargea de compléter son devancier par son *Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament pour servir d'introduction à l'Histoire ecclésiastique de M. Fleury.* MM. Rohrbacher et Henrion n'ont fait que suivre cette méthode et ce plan; mais chacun d'eux a voulu reproduire par lui-même les récits de la Bible. Ainsi, dans un seul ouvrage on a toute la suite de la religion depuis saint Pierre jusqu'à nos jours, et, « en reprenant les pontifes qui ont servi sous la loi, on va jusqu'à Aaron et Moïse, de là « jusqu'aux patriarches et à l'origine du monde. » M. l'abbé Darras n'a pas voulu innover; il a continué la tradition de ses prédécesseurs, et il faut lui en savoir gré, car il nous a fourni par là un très-bon

livre de plus sur cette merveilleuse nation qui a frayé la route à l'Eglise de Jésus-Christ. Son premier volume s'étend depuis la création jusqu'à la mort de Moïse. Il renferme donc l'étude du Pentateuque, où sont comprises les origines du genre humain, l'histoire de sa chute et l'annonce de sa restauration par cet adorable libérateur dont Moïse n'était que l'ombre et la figure. Le monde antédiluvien, les grands patriarches Abraham, Isaac et Jacob, le patient Job, ce précurseur de l'homme de douleur par excellence, le génie et le caractère de la législation mosaïque, toutes les merveilles et toutes les fortes physionomies de cette époque primitive, sont présentées avec une noble simplicité et une frappante vérité. Nous avons lu tout ce volume avec un constant intérêt, d'abord en raison même des hautes et consolantes questions qu'il résume, et ensuite à cause du mérite réel de l'auteur. Un style pur et ferme, des recherches approfondies et allant jusqu'aux principes des choses, une érudition parfaitement au courant des controverses contemporaines, une loyale et franche discussion des critiques français et allemands, enfin un inviolable attachement à l'Eglise mère et maîtresse, voilà bien de quoi fixer l'attention des gens sérieux et mériter leur éloge. — M. l'abbé Darras, qui unit parfaitement la forme au fond, et qui mêle à l'érudition religieuse le savoir profane, nous offre un attrayant tableau du génie et des mœurs des Hébreux. Il traduit lui-même les passages caractéristiques de la Bible, et il le fait en hébraïsant et en homme de goût. En particulier, son examen de la législation mosaïque, mis en regard des téméraires interprétations du naturalisme allemand, attire les regards de ceux qui s'adonnent à ces matières si fécondes en résultats importants. Nous devons aussi signaler ses études cosmologiques et mythologiques, qui montrent combien il a examiné les monuments des différents peuples. Enfin ses pages sur le patriarche Job vengent le texte sacré des futiles et paradoxales assertions de M. Renan, et défendent aussi l'auteur de Job contre M. le pasteur Reville, qui prétend que « le livre de Job se tait de la manière la plus absolue sur l'espé-« rance d'un Messie (*Essais de critique religieuse*, Paris, Cherbuliez, « p. 405). » Qu'est-ce donc que ce mot solennel : « Je le sais, mon « Rédempteur est vivant, etc.? » Qu'est-ce surtout que cette vie de souffrance et de patience, sinon l'image de Notre-Sauveur? Cependant, M. l'abbé Darras louant les recherches bibliques de M. de Saulcy, et le citant avec éloge quand il rapporte qu'il a retrouvé les cités maudites de Sodome et de Gomorrhe (Kharbet-Esdoum et Kharbet-Oumraın),

oublie de faire remarquer que sur ce point M. de Saulcy a trouvé de nombreux contradicteurs, et que ses merveilleuses découvertes sont moins certaines que celle de Ninive (p. 385). En outre, il n'a peut-être pas toujours exactement précisé les différences notables qu'on observe en géologie, entre les vastes dépôts antérieurs au déluge biblique, et les dépôts si faibles, relativement, de ce dernier cataclysme.— Nous bornant à ces remarques, nous sommes heureux d'avoir à signaler cet ouvrage à l'attention du clergé et des gens du monde. L'auteur traite les adversaires de l'Eglise avec une délicate fermeté; toutefois, quand il le faut, il combat hardiment et en vaillant champion, et il ne quitte ses antagonistes qu'en leur laissant au cœur une blessure d'où peut venir le salut, *linquitque in vulnere vitam.*

E.-A. Blampignon.

192. **NOUVELLES LETTRES** *et* **OPUSCULES** *inédits de* Leibniz, *précédés d'une introduction* par M. Foucher de Careil. — 1 volume in-8° de VIII-CCXXX-440 pages (1857), chez Durand; — prix : 7 fr.

Le nom de M. Foucher de Careil est maintenant inséparable, d'une certaine façon, de celui de Leibniz. Avec un courage admirable, et en faisant le plus louable usage de sa fortune et de ses loisirs, M. Foucher de Careil, par ses heureuses découvertes dans la bibliothèque de Hanovre, a rendu Leibniz, non pas autre, sans doute, mais plus complet, plus clair et peut-être plus accessible. Les travaux inédits du grand philosophe qu'il a publiés jettent nécessairement de la lumière sur l'origine, le développement et l'ensemble de ses pensées. Mais il ne se borne pas à éditer de nouveaux fragments ou travaux de Leibniz, il se fait aussi son interprète, toujours avec talent et sagacité, souvent avec bonheur. Telle a été sa tâche dans le volume que nous venons de lire. — Une introduction très-intéressante y précède les lettres et les opuscules qu'il contient. Trois de ces lettres ont pour objet Descartes et le cartésianisme; six autres, en français, comme les précédentes, sont adressées à Arnauld, et quatre réponses d'Arnauld les accompagnent. Cette correspondance, qui offre un intérêt réel, roule sur les questions les plus élevées de la philosophie. Il y a, en outre, un fragment de lettre en latin encore adressé à Arnauld; plus, deux lettres latines à Hobbes, et deux autres, latines aussi, au P. Fardella. — Les opuscules ou fragments sont : *Remarques sur l'abrégé de la vie de Descartes par Baillet;* — *Abrégé du Phédon de Platon*, en latin, avec la traduction française; — *Abrégé du Théétète de Platon*, en la-

tin, avec la traduction française; — *Remarque sur Weigel*, en latin, avec la traduction française; — *Miscellanea metaphysica; de Libertate; Discours de métaphysique* envoyé par Leibniz à Arnauld à l'origine de leur correspondance; — *Abrégé de la vie de Leibniz*, par lui-même, en latin; et enfin, *Portrait de Leibniz*, par lui-même, pareillement en latin.

Rien, dans ces écrits, ne permet de soupçonner que Leibniz eût une doctrine ésotérique, ou du moins absolument inédite, comme on l'avait conjecturé d'après une parole que, déjà vieux, il écrivait à l'un de ses correspondants : « Celui qui ne me connaît que par ce qu'on a « publié de moi ne me connaît pas. » Il est évident, par tout ce qui a été découvert de lui, que Leibniz entendait par là que ses travaux inédits jetteraient plus de lumière sur son œuvre et en montreraient mieux l'enchaînement et la grandeur, mais non pas qu'ils feraient connaître un autre système ou une nouvelle philosophie. M. Foucher de Careil ne peut croire à cette philosophie d'initiés, ayant vu, comme il le dit, à mesure qu'il pénétrait plus avant, s'évanouir cette ombre imaginaire, et tomber jusqu'aux derniers voiles de sa doctrine. Il est certain, en effet, que ces travaux inédits éclairent les pensées de Leibniz jusque dans leurs plus profondes racines; mais aussi c'est tout ce qu'il faut leur demander et en attendre. Ils prouvent une fois de plus que la doctrine philosophique de Leibniz était déjà exactement connue. Nous ne disons point qu'ils ne font pas plus facilement comprendre comment ce grand esprit fut amené à concevoir et à formuler son remarquable système : au contraire. Recomposer, à l'aide de ces fragments, un ensemble où tout se tient, étudier les écrits de Leibniz dans leur source, faire commenter l'auteur de la monadologie par lui-même, et rendre à sa philosophie une nouvelle saveur en l'écrivant avec des documents nouveaux, tels ont été la pensée première et le but de la publication de M. Foucher de Careil.

Le Leibniz qu'il retrouve ainsi est incontestablement plus vrai et plus naturel que celui de M. Nourrisson. Bien qu'il n'ait pas l'habileté et le savoir-faire philosophique du professeur de l'Université, ou même parce qu'il ne les a pas, M. Foucher de Careil est beaucoup moins exposé à jeter le grand homme qu'il étudie dans le moule d'un système, et il est plus à même de le considérer sous ses véritables traits. Aussi, chez lui, aucun texte tourmenté, aucun rapprochement forcé, aucune conclusion aventurée. Il constate que Leibniz demeura attaché, extérieurement du moins, à la foi protestante, et il ne l'en

392 pages plus 1 carte, chez Amyot; — prix : 3 fr. 50 c.

Montée *de l'âme juste vers Dieu par l'échelle des créatures, opuscule du cardinal* BELLARMIN, *traduit et mis au niveau des connaissances actuelles*, par M. l'abbé L.-F. MOREL, curé-doyen, etc. — 1 vol. in-18 de 420 pages, chez C. Desrosiers, à Moulins, et chez Jacques Lecoffre et Cie, à Paris; — prix : 1 fr. 50 c.

Approuvé par Mgr l'évêque de Moulins.

Notice *historique sur la cathédrale de la Rochelle*, par M. l'abbé CHOLET, chanoine. — In-8° de 172 pages, chez J. Deslandes, à la Rochelle; — prix : 1 fr.

Œuvres *complètes* de MALHERBE, *recueillies et annotées* par M. L. LALANNE, ancien élève de l'Ecole des chartes. — *Nouvelle édition, revue sur les autographes, les copies les plus authentiques et les plus anciennes impressions, et augmentée de notices, de variantes, de notes, d'un lexique des mots et locutions remarquables, d'un portrait, d'un* fac-simile, etc. — Tome II, in-8° de 736 pages, chez L. Hachette et Cie; — prix : 7 fr. 50 c.

Les grands Ecrivains de la France, nouvelles éditions, publiées sous la direction de M. Ad. Régnier, membre de l'Institut. — Papier vergé. Titre rouge et noir.

Pontificale *romanum, Clementis VIII ac Urbani VIII jussu editum, inde vero a Benedicto XIV recognitum et castigatum*. — 3 vol. in-12 de XVIII-288, 292 et 298 pages avec gravures dans le texte, chez P.-J. Hanicq, à Malines, et chez Magnin, Blanchard et Cie, à Paris; — prix : 15 fr.

Portraits (**quatre**), par Mme la comtesse Ida DE HAHN-HAHN; *traduit de l'allemand* par M. J. TURCK. — 1 vol. grand in-18 de 264 pages, chez V. Palmé; — prix : 2 fr.

Principes *de littérature*, par le P. Marin DE BOYLESVE, de la Compagnie de Jésus. — STYLE. — POÉSIE. — 4e *édit., revue et corrigée par l'auteur*. — 1 vol. in-12 de 236-XVIII pages, chez Adr. Le Clère et Cie; — prix : 1 fr. 50 c.

Progrès (**le**) *par le christianisme. Conférences de Notre-Dame de Paris*, par le P. FÉLIX, de la Compagnie de Jésus. ANNÉE 1862. — 1 vol. in-8° de 336 pages, chez Adr. Le Clère et Cie; — prix : 3 fr. 50 c.

Projet (**un**) *de mariage royal*, par M. GUIZOT. — 1 vol. in-12 de 368 pages, chez L. Hachette et Cie; — prix : 3 fr. 50 c.

Récits *légendaires*, par M. Alfred DES ESSARTS. — 1 vol. in-12 de 322 pages, chez Dupray de la Mahérie et Cie; — prix : 2 fr.

Russie (**la**) *au* XVIIIe *siècle; mémoires inédits sur les règnes de Pierre le Grand, Catherine Ire et Pierre II, publiés et précédés d'une introduction* par le prince GALITZIN. — 1 vol. in-8° de XXIV-434 pages, chez C. Didier et Cie; — prix : 7 fr.

Salutation (**la**) *angélique, traduit de l'allemand* d'Alban STOLTZ, professeur de droit ecclésiastique à l'Université de Fribourg en Brisgau. — 1 vol. in-12 de 164 pages, chez H. Goëmaëre, à Bruxelles, chez G. Mosmans, à Bois-le-Duc, et chez J.-B. Pélagaud, à Lyon et à Paris; — prix : 1 fr.

Siècle (**le** XVIIIe) *et la révolution française*, par M. N. NOURRISSON. — 1 vol. in-12 de XII-168 pages, chez C. Douniol; — prix : 1 fr. 50 c.

Soirées (**les**) *du presbytère*, par M. A. WILHELM. — *Causeries religieuses et scientifiques*. — 4 vol. in-18 de VIII-704 pages, chez Paulmier; — prix : 2 fr.

Souvenirs *de Rome*. — *Pèlerinage pour la canonisation des martyrs japonais*, par le P. RIGAUD, oblat de Saint-Hilaire, chanoine honoraire de Poitiers. — 1 vol. in-12 de VIII-332 pages, chez H. Oudin, à Poitiers, et chez V. Palmé, à Paris; — prix : 2 fr.

Vie *de Mme Louise Mallac, religieuse du Sacré-Cœur de Jésus, décédée à Conflans, le* 23 *janvier* 1862. — 1 vol. in-12 de VIII-388 pages, chez Dupuy; — prix : 1 fr. 50 c.

Vie *de saint Alphonse de Liguori, suivie d'exercices de piété tirés de ses Œuvres ascétiques, avec l'approbation épiscopale*, par M. l'abbé BERNARD. — 1 vol. in-12 de VI-452 pages, chez Humbert, à Mirecourt (Vosges), et à Paris; — prix : 2 fr.

Vie (**la**) *selon Jésus-Christ*, par M. l'abbé MOUTONNET, chanoine honoraire, curé de Saint-Didier d'Avignon. — In-18 de 166 pages, chez F. Séguin aîné, à Avignon; — prix : 1 fr. *franco*.

Approuvé par Mgr l'archevêque d'Avignon.

Vivia, ou *les Martyrs de Carthage, imité de l'anglais*, par M. le vicomte DE MARICOURT. — 1 vol. in-12 de 320 pages, chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 2 fr.

Voix (**une**) *dans la solitude*, par M. Achille DU CLÉSIEUX. — 1 vol. in-12 de 280 pages, chez E. Dentu; — prix : 3 fr.

Voyages *dans les glaces du pôle arctique*, par MM. A. HERVÉ et F. DE LANOYE; — *ouvrage à l'usage de la jeunesse, illustré de 40 vignettes*. — 1 vol. in-12 de 376 pages, chez L. Hachette et Cie; — prix : 2 fr.

Bibliothèque rose illustrée.

J. DUPLESSY.

TABLES.

I

TABLE DES ARTICLES RELATIFS A LA *Bibliographie Catholique*, A L'ŒUVRE DES BONS LIVRES ET A DES SUJETS GÉNÉRAUX.

II

TABLE ALPHABÉTIQUE DES OUVRAGES EXAMINÉS.

On conçoit sans peine que le classement des livres tel que nous le donnons dans la Table suivante ne saurait être absolu, c'est-à-dire qu'un ouvrage peut souvent convenir à plusieurs classes de lecteurs. Par la classification que nous employons, nous voulons surtout caractériser les ouvrages, et nous croyons qu'il serait difficile d'en donner une plus rigoureuse; mais on conçoit, par exemple, qu'un livre de piété ou d'instruction religieuse conviendra à beaucoup de lecteurs à la fois.

Explication des signes employés dans cette Table, et qui précèdent les titres des ouvrages.

N° 1. Indique les ouvrages qui conviennent aux ENFANTS.
2. — les ouvrages qui conviennent aux personnes d'une INSTRUCTION ORDINAIRE, tels que les artisans et les habitants des campagnes.
3. — les ouvrages qui conviennent aux JEUNES GENS et aux JEUNES PERSONNES. — Le titre de l'ouvrage indique souvent qu'un livre convient plus particulièrement à un jeune homme ou à une jeune personne.
4. — les ouvrages qui conviennent aux personnes d'un AGE MUR, aux PÈRES et aux MÈRES de famille, à ceux qui sont chargés de l'éducation des autres.
5. — — aux PERSONNES INSTRUITES, qui aiment les lectures graves et solides.
6. — les ouvrages de CONTROVERSE, de DISCUSSION RELIGIEUSE ou PHILOSOPHIQUE.
*. — les ouvrages d'INSTRUCTION RELIGIEUSE, ASCÉTIQUES et de PIÉTÉ.
†. — les ouvrages qui conviennent particulièrement aux ECCLÉSIASTIQUES.
A. — les ouvrages qui conviennent à TOUS LES LECTEURS.
Y. — les livres absolument MAUVAIS.
M. — les ouvrages MÉDIOCRES, même dans leur spécialité.
R. *Placée toujours après un chiffre*, cette lettre, qui n'est qu'un signe de prudence, indique que, pour la classe de lecteurs spécifiée par le chiffre ou par les chiffres précédents, l'ouvrage en question, quoique bon ou indifférent en lui-même, ne peut cependant, à raison de quelques passages, être conseillé ou permis qu'avec *réserve*.
Y. *Placée après un chiffre*, cette lettre indique un livre *dangereux* pour le plus grand nombre de lecteurs de la *classe spécifiée*, et qui ne peut être *lu que par quelques-uns*, et pour des *raisons exceptionnelles*.

NOTA. Un petit trait [—] placé entre deux chiffres indique que l'ouvrage classé par ces chiffres convient aussi à toutes les classes intermédiaires; ainsi 1—6 veut dire que l'ouvrage convient aux lecteurs des classes 1 à 6, soit 1, 2, 3, 4, 5 et 6.

A.

B.

C.

D.

E.

F.

G.

V.

Y.

Z.

III

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS.

A.

B.

ERRATA.

Page 48, *ligne* 8. Devraient, *lisez :* devaient.

Page 198, *ligne* 22, *rétablir ainsi le texte :* et quant à son objet, qui échapperait à la raison humaine tant instinctive que réfléchie, ou qui, comme dit saint Thomas, etc.

Page 266, *ligne* 27. 3 fr. 50 c., *lisez :* 2 fr. 50 c.

Page 386, *ligne* 18. 15 fr., *lisez :* 10 fr.

Page 406, *ligne* 14. S'efforçaient, à l'extrême occident, également, *lisez :* s'efforçaient également, à l'extrême occident.